

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

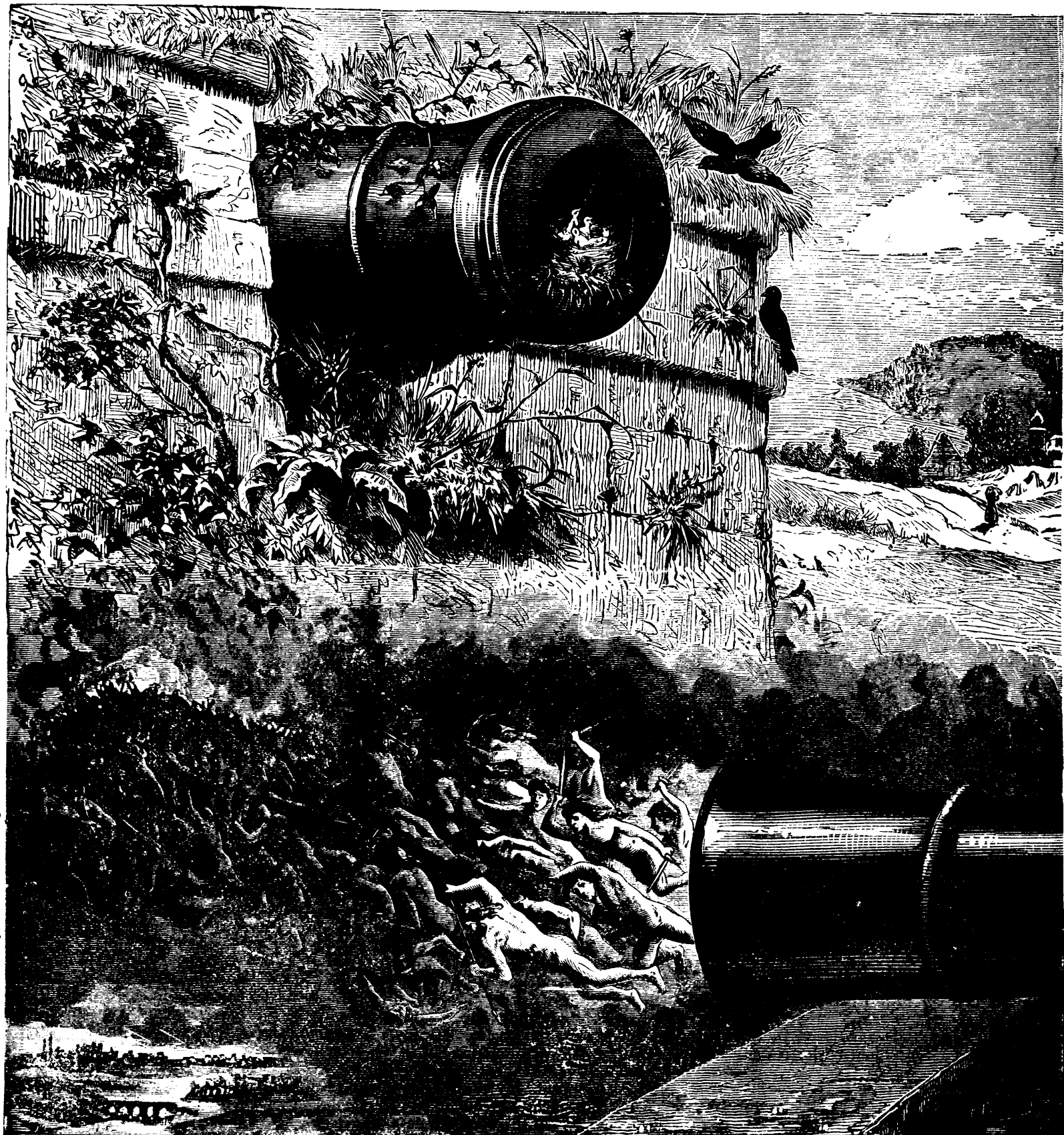
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 364.—SAMEDI, 25 AVRIL 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES,
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme °



LA PAIX ET LA GUERRE

(Voir l'article, page 318)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La France et le Canada, par Pierre-Georges Roy.—Poésie : l'Almée, par P.-J. Girard.—La charité, par Jack Morand.—Choses du passé, par le Dr L.-A. Fortier.—Science amusante (avec gravure), par Tom Tit.—Chronique : La paix ou la guerre, par Jules Saint-Elme.—Une escapade d'écoliers, par Lorenzo.—Primes du mois de mars : liste des réclamants.—Poésie : Le portrait de mon Adèle, par L.-J. Moissonneau.—La veillesse de Monseigneur, par Henri Datin.—La taille humaine.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : La paix et la guerre.—L'exposition française de Moscou : Façade de l'entrée principale ; Pavillon de l'Empereur ; Vue générale du Kremlin ; Vue générale de l'exposition ; Une galerie intérieure ; Salle des Beaux-Arts.

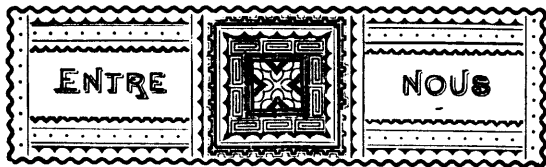
Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	\$86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS ABONNES

Les abonnés qui doivent changer de résidence au premier de MAI prochain, sont priés de donner leur nouvelle adresse soit au porteur ou au bureau du journal.



I jamais on me demande dans quel pays le service des postes est le mieux fait, il me sera impossible de dire que c'est au Canada.

Vous avez lu mon dernier *Entre-Nous* ? Eh bien, ce n'est qu'une partie, le tiers de la copie que j'avais confiée au bureau des postes royales de Sa Gracieuse Majesté.

La dernière partie, mise à la boîte du bureau principal de Québec, à six heures du soir, n'est arrivée à Montréal que mardi matin.

En vérité, c'est à regretter le temps où les voitures vertes et rouges faisaient péniblement, en deux jours, le trajet de Montréal à la vieille capitale.

Si ennemis du progrès que nous soyons, il ne faudrait cependant pas afficher notre aversion d'une manière aussi cynique.

* * Je vous parlais des aveugles et de la triste condition qui leur était réservée autrefois, et je continue :

Aujourd'hui, un aveugle est un homme comme un autre, c'est-à-dire qu'il a droit au respect, à la considération de tout le monde, il peut acquérir des connaissances, exercer une profession, comme n'importe qui, et il suffit même d'en faire la remarque pour provoquer chez mes lecteurs un profond étonnement, tellement elle semble inutile.

Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi, et ce n'est que depuis un siècle que l'on s'occupe des aveugles, et si étrange que puisse paraître l'abandon dans lequel on a laissé ces déshérités pendant près de six mille ans, il n'en est pas moins indéniable.

C'est que nos pères, malgré leurs qualités, avaient un grand défaut ; ils étaient très routiniers, ils croyaient à l'impossibilité d'une foule de problèmes, tandis que maintenant nous n'attachons qu'un sens assez vague au mot impossible.

De nos jours l'homme pense, cherche et trouve et ce sera la gloire de notre siècle d'avoir provoqué tant de découvertes.

Il y a cent et quelques années, un aveugle était regardé comme un être inférieur. On cite cependant dans une suite de siècles quelques aveugles ayant occupé certaines positions, mais ce ne sont que de rarissimes exceptions et l'on peut dire que, règle générale, les aveugles étaient abandonnés à eux-mêmes.

C'est Valentin Haüy, un Français, qui tenta de faire pour les aveugles, ce qu'un autre Français, l'abbé de l'Épée, avait fait pour les sourds-muets.

Il lutta longtemps et mourut pauvre en 1822, mais la semence était jetée et depuis, la France a toujours occupé le premier rang pour l'instruction des aveugles. Il en est de même, du reste, pour les sourds-muets.

Aujourd'hui on compte parmi les aveugles nés des musiciens, des écrivains, des poètes, des mathématiciens et même des sculpteurs distingués.

* * Il y a trente ans à peine que Montréal possède une institution des jeunes aveugles, l'asile Nazareth, situé rue Sainte-Catherine, qui a été fondé en 1861 par le révérend M. V. Rousselot, en son vivant curé de Notre-Dame.

M. Rousselot, un modeste, un oublié aujourd'hui, — les morts vont si vite ! — n'a pas fait grand bruit pendant sa vie, mais il a produit, il a laissé après lui une œuvre durable entre toutes, celle des jeunes aveugles.

Je l'ai bien connu, l'abbé Rousselot, il me portait même un certain intérêt, j'allais dire un peu d'amitié, bien qu'il ne me connût que superficiellement et j'avais toujours gardé de lui un bon souvenir.

Quand j'ai visité l'asile Nazareth, je l'ai admiré. Cette institution est sous la direction et l'administration des Sœurs de la Charité de Montréal, appelées vulgairement Sœurs Grises.

La principale méthode adoptée et suivie dans cette institution, pour la lecture et l'écriture, et pour représenter les chiffres et les notes ou signes de la musique, est la méthode dite de *Braille*, qui consiste à représenter les lettres de l'alphabet, les chiffres arabes, et les notes ou signes de musique par des caractères en relief, formés de points diversement disposés et imprimés sur papier carton.

L'institution possède un matériel complet d'imprimerie avec caractères selon la susdite méthode de *Braille* ; et tous les livres et la musique, dont on peut avoir besoin pour l'instruction et l'usage des aveugles, sont imprimés par quelques uns des plus grands élèves, sous la surveillance et la direction d'une personne voyante.

Quand les élèves sont assez avancés pour lire et écrire correctement, en leur langue maternelle, selon la méthode de *Braille*, on leur enseigne à écrire selon la forme ordinaire des caractères alphabétiques au crayon, en appliquant le papier sur un carton à rainures régulières, propres à conduire la main dans la formation des lignes d'écriture. Ce mode d'écriture est d'une grande utilité aux jeunes aveugles pour écrire des lettres à des personnes voyantes non initiées à la méthode de *Braille*.

On apprend aussi à quelques élèves, qui sont plus avancés, à se servir, pour écrire selon la forme ordinaire des lettres alphabétiques, du mécanisme de *Foucault* : cette sorte d'écriture est très nette et fort belle.

Pour faciliter l'enseignement de la géographie aux élèves, on se sert de globes et de cartes dessinées et imprimées en relief.

Pour enseigner l'arithmétique on se sert de *Casiers* portant des caractères de chiffres en relief et mobiles.

On leur enseigne aussi la musique.

* * Le bruit court, — il n'y a rien qui court comme un bruit, — que le roi de Grèce a l'intention d'abdiquer pour se faire épicier.

Ne riez pas, rien n'est plus raisonnable.

Ce prince danois, qui a succédé à un bavarois sur le trône de Grèce, trouvant que ses appointements de roi ne lui suffisaient pas pour vivre, a jugé bon de faire partie d'une maison de commerce de Londres, à titre d'associé commanditaire, et il s'en est si bien trouvé qu'il serait décidé à troquer le trône pour le comptoir. Il y gagnerait plus et serait moins ennuyé.

Qu'il est loin le temps où le mot épicier était synonyme d'homme sans valeur, sans esprit, sans éducation et sans idéal !

Aujourd'hui, tout le monde est épicier, et c'est l'épicerie qui conduit tout.

Épiciers, les avocats qui gagnent leur vie à discuter devant les tribunaux des questions commerciales !

Épiciers, les hommes politiques qui se battent pour le libre échange, la protection ou la réciprocité !

Épiciers, vous et moi !

L'épicier, c'est le commerce ; l'Angleterre n'est elle pas la grande épicerie du monde !

Pourquoi le roi Georges Ier ne se ferait-il pas épicier pour de bon ?

Quand on a été roi on a déjà l'expérience de tromper le peuple ; de là à mettre de la chicorée dans le café, de l'argile dans la moutarde et de la farine dans le sucre, il n'y a qu'un pas, un tout petit pas.

Le roi de Grèce, qui a dû devenir un vrai grec, doit s'entendre à faire des dupes.

* * Je vous disais, dans mon avant dernière causerie et vous parlant du monument à élever au curé Labelle, qu'il y avait aussi un ouvrage bien intéressant à faire sur la vie de notre vieil ami, ouvrage qui devrait tenter un écrivain, à condition qu'il fut de premier ordre, connaissant et sa langue et son sujet.

J'avais à peine terminé que l'on m'apprit une bonne nouvelle.

Le livre, non, la brochure est faite. Quand au grand ouvrage, il viendra plus tard ; ce n'est pas en quelques mois qu'un écrivain peut faire quelque chose de complet sur le curé Labelle.

L'auteur, Buies, qui a été l'ami, le protégé et souvent le confident du curé de Saint-Jérôme, va publier dans quelques jours une étude, un portrait fidèle, une photographie du caractère de Mgr Labelle, non pas de l'homme officiel, mais bien du curé que nous avons connu, toujours agissant, travaillant, discutant, du curé du peuple, de l'ami de tout le monde.

On le voit sous toutes les formes prêtre, homme, citoyen, colonisateur, causeur, intime.

Oh ! intime surtout, tel que nous l'avons connu quand on était seul à seul, franc, loyal, communicatif, entraînant : l'excellent homme parlant avec feu, conviction, s'emballant même à la poursuite de la réalisation d'une idée dont son pays, le colon, le pauvre devaient bénéficier.

Le but est noble, l'œuvre est charmante ; on voit que Buies y a mit toute sa sympathie, son esprit et il est heureux que ce soit un homme de talent, comme lui, ayant si bien connu son héros, qui se soit chargé de ce soin.

Cette brochure — car il est bien entendu que ce n'est pas encore l'œuvre définitive, large et complète, — est, pour ainsi dire, le portrait intime du

curé Labelle, encadré dans la description des Laurentides.

Elle est divisée en trois parties :

1o *Au portique des Laurentides*.—Description nette, vraie, très poétique, qui est l'entrée en matière. On voit les grands horizons, la nature convulsionnée, puis les bois, les bois immenses, les plaines, les vallées et les monts qui attendent le colon.

2o *Une paroisse moderne*.—Saint-Jérôme, évidemment ! Cette paroisse qui sans le curé Labelle ne serait rien, ce centre qui grandit, avance, prospère. La paroisse nouvelle, marchant avec le progrès et qui déjà entrevoit un avenir brillant, avec ses immenses pouvoirs d'eau, ses manufactures et son commerce qui se développe, mais qui est sortie, pour ainsi dire, des mains de son pasteur aimé.

3o *Portrait intime du curé Labelle*.—Dans ce chapitre tout est intéressant, empoignant, mais il faut le lire et, c'est pour vous inviter à le faire, que je ne vais pas plus loin. Je n'ai qu'un mot à dire : c'est bon, c'est vrai !

LE MONDE ILLUSTRÉ en publiera un extrait, si l'auteur le permet, pour vous mettre l'eau à la bouche.

* * Il y a eu du bruit dans Québec ces jours derniers.

Le général Herbert aurait, dans un mouvement d'humeur, traité les civils de "pékin d'un sou," traduction exacte quoique libre de *Half penny civilians*.

Cette nouvelle m'a profondément peiné, parce que j'ai été soldat d'abord, puis parce que l'on m'avait toujours dit le plus grand bien de notre nouveau chef militaire.

Je l'ai vu plusieurs fois au Club de la Garnison de Québec, et son physique m'a plu. Grand, sec, maigre, tête intelligente, appendice nasal très développé,—mais on sait que jamais long nez n'a déparé beau visage,—il a le type du vrai soldat, sans pose et sans dandinement impertinent.

De plus, j'ai eu l'occasion de lire quelques unes des lettres qu'il a adressées à un colonel canadien, et j'ai toujours apprécié la délicatesse qu'il mettait à lui écrire en français, je vous prie de le croire.

Plus encore, il est très fier d'être descendant de soldat français, d'un de nos braves ancêtres qui s'en allaient gaiement conquérir des royaumes et qui ont si vaillamment conquis l'Angleterre au onzième siècle, à la suite de Guillaume le conquérant, septième duc de Normandie.

Si le mot qu'on lui prête est vrai, le général Herbert a certainement commis un écart de langue regrettable et, peut-être, comme on me l'a affirmé, n'a-t-il fait usage d'une manière inconsciente, que d'une vieille locution qui n'a plus de raison d'être de nos jours, mais qui a été très employée autrefois

* * En France, il n'y a pas encore bien longtemps, le type du colonel Ramollot existait, non pas tout à fait aussi chargé qu'on se plaît à le dire, mais qui, vraiment, professait le plus profond dédain pour tout ce qui n'était pas militaire.

La revue des conscrits par le colonel Ramollot a eu un succès fou.

J'en cite de mémoire quelques lignes :

—Et vous, c'que fait votr'père ?

—Fumiste, mon colonel.

—Fumiste ! fait des farces, hein ! pas de ça, ici, mon garçon. S'v'faites des farces, fichera au clou.

Z'entendez c'que j'vous dis.

—Et vous, l'petit blond qui a de la pommade, c'que fait votr'père ?

—Rentier, mon colonel.

—Rentier ! fiche rien, vit de ses rentes, fainéant.... sale famille ! ! ! !

—Mais, mon colonel !

—T'sez-vous.... parle pas à la crapule....

Voyez, sergent, c'qu'on m'envoie, s'appellent ça des conscrits. Scronguignieu ! Et dire que c'sra toujours comme ça tant qu'on r'crutera le militaire dans le civil ! ! ! !

* * Ramollot est un type disparu de l'armée

française, comme le bourgeois qui détestait les militaires n'existe plus, attendu que tout le monde est soldat, sauf les bossus et les infirmes.

Ce n'est cependant pas sans mal qu'on en est arrivé à ce résultat, et il n'y a pas encore bien longtemps que nombre de gens, au cerveau atrophié, croyaient agir sainement en dénonçant la loi qui obligeait les séminaristes à faire leur temps de service.

On a crié au scandale, à l'impiété, à la laïcisation (un mot que l'on met à toutes les sauces).

Le gouvernement français a laissé crier, et aujourd'hui tout le monde est content, les séminaristes les premiers.

Au reste, voici un exemple qui le prouve : Il y a un mois environ, à Dijon, mourait à l'hôpital un jeune séminariste, Henri Ponier, soldat au 27e de ligne.

Ses funérailles eurent lieu avec les démonstrations imposantes des obsèques militaires ; le corbillard était orné de drapeaux tricolores ; le surplus du séminariste et la capote, du 27e de ligne étaient déposés sur le cercueil.

M. l'abbé Thibault, supérieur du grand séminaire prononça à cette occasion un discours patriotique qu'il termina en disant :

"Vive la France régénérée qui a compris que, dans toutes les professions, elle devait trouver des enfants pour la défendre en la faisant aimer."

Ces mots ont eu un retentissement immense et maintenant on n'entend plus ces expressions blessantes de : "Calotin", "Pioupion d'un soir", "sale pékin," etc.

Après avoir mangé en commun la soupe du régiment, on se rencontrera dans la vie avec plaisir, dans les ateliers, les salons et à l'église et, plus tard, on se retrouvera peut-être pour mourir ensemble au champ d'honneur, pour la Patrie !

* * Le nombre quarante joue un rôle important dans l'histoire du monde.

—La pluie qui a produit le déluge est tombée pendant quarante jours et quarante nuits, et Noé ne sortit de l'arche que quarante jours après qu'elle eut cessé.

—Moïse a jeuné pendant quarante jours sur la montagne.

—On employait quarante jours pour embaumer les morts dans les temps anciens.

—Les explorateurs envoyés par Moïse passèrent quarante jours dans la terre de Chanaan avant de faire leur rapport.

—Elie a jeuné pendant quarante jours avant de monter au ciel.

—Jésus-Christ a jeuné quarante jours dans le désert.

—Autrefois en Angleterre, une veuve, avait le droit de rester pendant quarante jours dans la maison de son mari, après la mort de celui-ci.

—Un étranger arrivant dans une localité n'était reconnu comme résidant qu'après un séjour de quarante jours.

—Les membres du Parlement ne pouvaient être arrêtés que quarante jours après la fin de la session.

—Les médecins du moyen âge croyaient qu'une période de quarante jours était nécessaire dans certains cas pour déterminer un changement dans l'état de leurs patients.

—Les alchimistes disaient que la pierre philosophale et l'elixir de vie ne pouvaient paraître qu'après quarante jours de travail.

—L'Académie française se compose de quarante membres.

—Et si ce chiffre n'est pas cabalistique, je m'en moque comme de l'an quarante !

* * Au moment où je ferme ma correspondance, j'apprends de bonne source que jamais le général Herbert n'a prononcé les mots qu'on lui attribue.

J'en prends bonne note et cela confirme alors, la bonne impression que m'a laissée le général, car j'aime ce type de soldat et, franchement, je le croyais trop bien élevé et même trop militaire pour le croire capable d'avoir voulu dire un mot blessant contre les citoyens qui seront peut-être soldats demain, si le devoir les appelle à servir sous les drapeaux.

En campagne, général, pour une cause juste, pour la défense du pays, de notre foyer, de cette chose sacrée que l'on appelle la Patrie, le Canada, tout le monde vous suivra, et pékins, conscrits et vieux soldats, nous saurons mourir proprement.

* * Un joli mot renfermant une pensée vraie : "Tous les parents croient que leurs enfants sont des prodiges ; ils ont raison, mais ce n'est pas leur enfant, c'est l'enfance qui est un prodige."

Lein Ledieu

LA FRANCE ET LE CANADA

Les Français d'il y a un siècle n'en savaient guère plus long que ceux de nos jours sur tout ce qui concerne le Canada. J'ai sous les yeux un vieux bouquin intitulé *Choix de lettres édifiantes, écrites des missions étrangères ; avec des additions, des notes critiques, et des observations pour la plus grande intelligence de ces lettres. Missions de l'Amérique, précédées d'un tableau historique de la découverte du nouveau Monde, et des premiers établissements des Espagnols, des Anglais et des Français, etc ; Par M***, ancien archidiacre et vicaire-général de Soissons. Tome premier. A Paris, chez Marandan, Libraire, rue des Grands-Augustins, no 9. H. Nicolle Libraire, rue de Seine, no 12. 1809.*

Ce M. M*** ne devait pas être très au fait de l'histoire du Canada, s'il faut en juger par son livre.

Il fait le compliment suivant à nos femmes canadiennes tout en donnant le coup de pied de l'âne aux hommes :

"Le vêtement des femmes est simple, mais propre : il consiste en un corset bleu ou écarlate, sans manches, et un jupon d'une couleur différente ; elles se couvrent la tête d'un chapeau de paille ; comme les femmes des Indiens, elles perdent prématurément leur beauté ; il faut l'attribuer aux fatigues de la vie trop laborieuse à laquelle les condamnent des hommes indolents, qui leur font partager les plus rudes travaux de la terre."

D'après ce véridique historien, Québec est située sur l'île d'Orléans et le fleuve St-Laurent en face de cette ville à deux lieues de largeur.

M. M*** nous apprend qu'il y avait au Canada en 1809, douze ministres portugais.

"La religion catholique romaine, dit-il, est celle du plus grand nombre des habitants ; tous les cultes sont libres dans le Canada, et l'opinion religieuse n'est jamais un motif d'exclusion aux fonctions publiques ; les ministres de la religion catholique, dont le nombre est de cent vingt-six, jouissent de la dixme sur les terres possédées par les catholiques romains ; il en est de même des ministres portugais au nombre de douze ; mais ceux-ci en versent le produit dans la caisse du receveur général de la province, pour être employé en distributions qui forment leur traitement."

Où M. M*** a pêché ces douze prêtres portugais, Dieu seul le sait.

PIERRE-GEORGE ROY.

ERRATUM

O les typographes !... O mon griffonnage ! ! ! M'en prendrai je à celui-ci,—ou à ceux-là,—de l'affreux coup de ciseaux donné à ce couplet de *Mignon* par lequel se termine mon article de la semaine dernière ?... On devra lire :

Je suis heureuse ! L'air m'enivre !
Mon cœur a cessé de souffrir !
Je renais !... Je me sens revivre !
Et je ne crains plus de mourir !

HERMANCE.

L'ALMÉE

Sous son corsage ouvert frémit la gorge blanche.
Qu'elle est charmante ainsi : pieds nus, cheveux au vent !
Idole qu'on ne peut regarder qu'en rêvant.
Lorsque son pied tournoie et se courbe sa hanche !

Tel qu'un oiseau léger se pose sur la branche,
Tel son corps de déesse ondule en décrivant
Des tours plus gracieux qu'un arc-en-ciel levant
Dans l'horizon d'azur sur lequel il se penche !

Que de joie et d'amour pétillent dans ses yeux
Et quel éclair descend sur son front radieux
Lorsque dans l'aquavite elle a trouvé l'ivresse !

L'Égypte l'a vu naître et la verra mourir,
Car le vieux mameluck est sa seule tendresse
Et son frère berceau son plus doux souvenir !



Ernée (Mayenne), France.

LA CHARITÉ

Ce n'est pas seulement avec son argent qu'on fait la charité et ceux qui se contentent d'envoyer une offrande à leur maire ou à leur curé, pour voir leurs noms inscrits sur une pompeuse liste, n'ont pas fait la charité : la charité sainte et sublime qui soulage les déshérités, couvrent les petits et les vieux qui ont froid, et redonne courage aux désespérés !

Tous, nous pouvons faire l'aumône, si ce n'est avec notre or, au moins avec notre cœur.

Connaissez-vous la jolie légende de *la Vieille et les trois jeunes filles* ?

Un jour d'hiver qu'il avait beaucoup neigé, une pauvre vieille, au bord d'une route, se tenait appuyée sur un gros bâton.

À peine vêtue de mauvais haillons que la bise secouait, prête à défaillir de froid et de faim, son cou ridé n'était même pas garanti, et toute frissonnante, elle semblait ne pouvoir faire un pas de plus ; la nuit tombait et les villages étaient encore loin.

Trois jeunes filles vinrent à passer en se tenant par le bras, chantant et babillant, ayant dans les yeux la bonté, la jeunesse et la gaieté

—La charité ! s'il vous plaît, mes belles demoiselles, dit la vieille d'une voix presque éteinte en tendant sa main tremblante.

La première s'arrêta et, voyant cette misère si lamentable, n'hésita pas ; elle donna une belle pièce blanche qu'elle tenait serrée dans sa main et destinée à payer un joli ruban pour orner sa coiffe du dimanche.

La vieille la remercia avec un sourire radieux et doux, malgré sa vieille bouche pâle et édentée.

La seconde jeune fille dit avec élan :
—Commé vous devez avoir froid, ma pauvre femme !

Et rapidement elle ôta l'épingle qui retenait à son cou un joli fichu bleu de laine bien chaude, et le mit au cou de la vieille qui grelottait.

Le ciel vous récompensera, ma charitable enfant, dit la pauvre avec une voix douce comme un son de harpe.

La troisième jeune fille, qui était presque encore une enfant, les yeux mouillés de larmes, toute confuse, murmura :

—Je n'ai ni argent, ni fichu à vous donner, ma bonne mère ! et ouvrant ses deux bras elle entourait la vieille tête de la pauvre et sans se soucier de ses rides jaunes, de ses yeux éteints, de ses cheveux mêlés, elle l'embrassa de toute son âme, l'étreignant contre son cœur.

Tout à coup la vieille se trouva instantanément changée en une belle jeune femme d'une idéale beauté.

Elle apparut toute resplendissante de pierreries et de fleurs.

Son lourd bâton noueux s'était transformé en une baguette enguirlandée de roses.

Dans son autre main où la fillette avait mis une piécette blanche brillaient maintenant de nombreux louis d'or.

Le fichu bleu s'était transformé en un merveilleux collier éblouissant de richesse.

—Tiens, mignonne, dit-elle à la première qui lui avait fait l'aumône, voici pour te rendre un million de fois les coquetteries que tu m'as sacrifiées de si bon cœur. Et elle lui donna les pièces d'or qui résonnèrent en emplissant les mains et les poches de la jeune paysanne.

Puis s'adressant à sa compagne :

—Pour toi qui as eu pitié de ma souffrance et qui sans songer au froid pour toi-même, m'as couverte si généreusement, voilà mon collier, il est unique au monde et vaut la fortune d'un nabab.

Puis s'arrêtant, la fée regarda longuement avec une tendresse infinie la troisième qui restait toute humiliée de n'avoir rien donné :

—Enfant chérie, lui dit elle, toi que ma misère et ma vieillesse ont attirée, sois bénie ! Pour toi, qui m'as donné les baisers de ton cœur et la tendresse qui réchauffe, pour toi, voilà ma promesse : Demain le fils du roi passera ici ; tu le trouveras beau, jeune, bon et brave. Il deviendra amoureux de toi, t'amènera à la cour de son père pour t'épouser et il t'aimera jusqu'à la mort !

Toutes trois avaient été charitables et bonnes, la fée avait su les récompenser, mais c'est à celle qui lui avait donné de son cœur qu'elle promit le plus grand des biens : l'amour d'un cœur fidèle !...

Maintenant que je vous ai conté la légende, voici la vérité :

La bonne fée a existé et elle vit encore, elle habite faubourg Saint-Denis, dans une grande maison fort peuplée où l'on travaille du haut en bas, du matin au soir, et bien souvent du soir au matin !...

La bonne fée qui demeure là s'appelle Mme Dubois, elle a presque quatre-vingts ans. Elle est pâle, de cette paleur des vieux qui ont beaucoup souffert et dont la vie a été une suite interrompue de luttes, de privations et de souffrances.

Le sang semble couler à regret sous son pauvre visage si ridé et si flétri !

Elle habitait, il y a deux ans, tout en haut de la grande maison, et lorsqu'on était arrivé au sixième étage, il fallait encore grimper une sorte d'échelle pour arriver à la petite chambre lambrissée qu'elle habitait sous les toits et souffrant tour à tour de la neige glaciale et du soleil brûlant.

La mère Dubois était revendeuse. Dès cinq heures du matin, elle partait aux Halles et achetait selon la saison des fleurs, des fruits ou des légumes, puis se mettait à parcourir les rues, poussant bravement sa petite voiture en criant sa marchandise.

Mais il y avait eu des mortes-saisons des jours de malchance et la fortune n'était pas venue.

Maintenant la pauvre vieille était bien affaiblie et ne sortait presque plus, obligée pour vivre de puiser dans le petit, très petit trésor, des piécettes lentement et durement amassées, et elle se demandait angoissé si sa vie ne durerait pas plus que sa fortune.

Elle avait au-dessous d'elle pour voisine Mlle Madeleine, une jeune fille employée dans une maison de commerce et dont tout le monde (même la concierge) disait le plus grand bien.

Madeleine était la jeunesse en fleur, elle était jolie, fraîche et gaie ; la mère Dubois l'entendait parfois chanter, et cette voix sonore et insouciant qui donnait de la joie comme un rayon de soleil entrant par sa lucarne, et lui faisait oublier sa misère et sa vieillesse.

Madeleine n'était pas seulement gaie et jolie, elle était surtout admirablement bonne.

Un jour, ayant entendu dire que la mère Dubois était malade et ne pouvait plus descendre, elle alla trouver sa vieille voisine.

C'était bien triste, là ; bien lamentable ! Sur un petit lit de fer, la mère Dubois était couchée, toute secouée par une toux rauque.

—On m'a dit que vous étiez malade, je viens voir si vous avez besoin de quelque chose... je suis votre voisin... Si vous le voulez, je vais aller

vous faire vos petites commissions ? Et puis il ne faut pas rester à tousser comme cela, il faut voir un médecin.

—Merci, ma bonne demoiselle, je n'ai pas besoin de médecin, j'ai la maladie dont on ne guérit pas, j'ai quatre-vingt ans !

—Et moi, je veux aller vous chercher un médecin, et tout de suite !... mais on gèle ici ! je vais d'abord vous faire un peu de feu.

—Ma petite provision de charbon est épuisée, je crois.

—Je vais descendre en chercher chez moi.

Quelques minutes plus tard, un bon feu clair répandait sa joyeuse chaleur ; puis, après avoir partagé avec la malade sa tasse de lait du matin, Madeleine courut chez un docteur dont elle avait entendu vanter le talent.

—Il était temps de m'appeler, dit-il en s'en allant ; cette pauvre femme commence une pleurésie ; il lui faut les plus grands soins.

Pendant quinze jours la courageuse enfant veilla sa malade, lui donnant toutes ses heures de repos et de liberté, la réconfortant par ses douces et encourageantes paroles.

—Ma chère enfant, lui dit la mère Dubois quand elle fut mieux, vous auriez peut-être bien fait de me laisser mourir.

—Que dites vous là ? C'est très mal !

—Que voulez vous que je devienne, cette maladie m'a encore affaiblie, je n'ai plus d'argent, je ne suis bonne à rien, faut-il donc que j'aille à l'hôpital ou que je mendie ?

—Ne suis-je pas là, moi, dit la brave enfant, je suis seule au monde depuis l'âge de dix ans ; je sors d'un orphelinat, je n'ai personne à aimer, c'est bien triste parfois ; vous serez ma grand'mère !...

—Que vous êtes bonne, ma mignonne ; moi aussi je suis seule au monde.

—Vous ne vous êtes pas mariée ? interrogea Madeleine.

—Jamais je n'ai voulu, et pourtant, dit la vieille en souriant, dans la nuit des temps je n'ai pas été plus laide qu'une autre ; mais voyez-vous, dit-elle en reprenant une voix triste, j'ai aimé un beau garçon une fois, et un mois avant le jour où nous devions nous marier, il m'a quittée pour faire la cour à une autre qui était riche, je n'ai jamais pu l'oublier, ni croire à un autre...

Et c'était étrange et touchant de voir la pauvre vieille encore émue à ces souvenirs d'amour !

Madeleine fit comme elle l'avait dit, elle adopta la mère Dubois.

Elle sacrifia bien des coquetteries, veilla très tard le soir ; puis, comme les deux chambres à payer coûtaient une grosse somme, elle descendit le lit de la mère Dubois dans sa chambre, trouvant un bonheur à sentir près d'elle un être qui l'aimait ; mais le malheur voulut que la mère Dubois eut une rechute. Il fallut des médicaments coûteux, du feu jour et nuit, une nourriture choisie. Madeleine épuisa vite ses économies.

—Vous devriez la mettre à l'hôpital, cette vieille, lui disait tout le monde.

—Jamais cela, répondait la jeune fille.

Mais elle ne pouvait suffire aux frais de la maladie, elle fit tous ses efforts sans pouvoir arriver à payer deux termes de son modeste loyer.

Un soir, elle rentra très rouge, très confuse presque pleurant.

—Qu'avez-vous, mon enfant, qui vous fait ainsi de la peine ? demanda la vieille d'une voix tendre.

—Ah ! nous sommes bien malheureuses, ma pauvre grand'mère ! La concierge vient de me dire qu'on allait nous donner congé si je ne paye pas dans les huit jours !... Que faire ?... On va tout vendre ici ?

—Ma pauvre enfant, c'est moi qui suis cause de tout cela !... Pourquoi ai-je accepté votre dévouement ?... Ah ! que ne suis-je morte plutôt !...

—Ne me faites pas plus de peine encore. Pouvez-vous je vous laisser ainsi toute seule ?... Ayons courage !

—Oui, ayons courage ! reprit la pauvre vieille. Mais toutes deux avaient l'âme désespérée ; la lumière fut vite éteinte et la tête cachée dans l'oreiller pour ne pas être entendues, elles pleurèrent longtemps en s'étouffant. Le lendemain, quand Madeleine fut partie, la mère Dubois se

leva, se fit belle, c'est-à-dire tira d'une malle une robe de mérinos amarante de forme antique, un châle boîteux à fond jaune et un bonnet noir à rubans bleus.

Quand elle fut habillée elle descendit mais ses pauvres jambes trop faibles trahirent sa volonté ; à peine arrivée au bas de l'escalier, sa tête tourna, elle chancela, et dut entrer défaillante chez la concierge.

— Je voulais, dit-elle, aller trouver M. le propriétaire, mais je n'en ai pas la force, vous le voyez ; je vous en prie, suppliez le de venir me parler, aujourd'hui même.

— C'est y pour le payer ? demanda la concierge ; en ce cas, j'ai là les deux quittances ?

— Non, c'est pour lui parler.

— C'est que monsieur ne se dérange pas comme ça et surtout pour ceux qui ne payent pas.

— Vous lui direz que j'ai à lui dire des choses très graves et très pressées.

La mère Dubois remonta à grand'peine, désespérée de son impuissance.

La journée lui sembla interminable. Enfin, vers le soir, on frappa à la porte.

Un beau jeune homme apparut, il avait une figure franche et gaie, une voix douce, des yeux noirs et bons.

— C'est vous monsieur le propriétaire ? . . .

— Je suis son fils, madame, mon père est très occupé, il n'a pu venir et m'a envoyé chez vous à sa place : vous aviez à lui parler ? . . .

— Ah ! mon bon monsieur, écoutez moi avec votre cœur, ayez pitié d'une vieille femme bien malheureuse ; ce n'est pas pour moi que je vous supplie, c'est pour une brave enfant, si bonne, si dévouée pour moi . . .

— Ne vous tourmentez pas ainsi, ma bonne dame, et dites moi vos peines.

Alors, avec tous les détails, la mère Dubois raconta le dévouement de Madeleine, sa tendresse, ses sacrifices constants, elle parla de son courage, de son travail obstiné et pourtant insuffisant.

Madeleine rentra et les surprit.

Elle recula étonnée voyant un étranger.

Le jeune homme aussi la regardait, admirant sa beauté radieuse, sa grâce et sa modestie.

— Ne craignez rien, madame, dit-il à la mère Dubois, je plaiderai votre cause auprès de mon père elle est gagnée d'avance.

Le lendemain il revint apporter les deux quittances comme si elles avaient été payées, mais ne voyant pas Madeleine, il prolongea sa visite et l'attendit.

Elle le remercia avec effusion, lui disant qu'elle se considérait toujours comme sa débitrice.

Il demanda seulement la permission de revenir, attiré par tout ce qu'il savait de cette belle jeune fille qui était si bonne, si courageuse et si simple.

L'amour vint bientôt après l'admiration, un amour profond renversa tous les obstacles, et la maman Dubois, comme dans la légende, fut la fée qui annonça à Madeleine qu'elle aurait le plus grand des biens : un mari au cœur fidèle qui l'aimerait éternellement, parce qu'elle avait fait la charité !

JACK MORAND.

CHOSSES DU PASSE

Depuis 1870 dorment sur mes tablettes et s'ennuient trois vénérables bouquins, égarés par la mort d'un ancien curé de Sainte-Scholastique ; ils jouissent d'un repos incomparable, ne recevant qu'une fois l'an la visite du plumeau pour les débarrasser de l'incivile poussière et quelques bons soufflets en pleine face ou quelques coups de férule dans les côtés pour déloger la vermine qui pourrait les incommoder ou les attaquer. Les années passent et se succèdent avec une monotonie invariable ; pas un seul étranger n'ose lier conversation avec aucun d'eux ; ces pauvres bouquins sont là plongés dans un silence sépulcral, maudissant sans doute notre indifférence et notre irrévérence ; ils ne parlent point le français, ni aucune langue moderne ; mais quiconque entend la langue de Cicéron serait le bienvenu. Aujourd'hui, presque perdues dans un repli de nos Laurentides, ces trois

reliques d'un passé éloigné, très éloigné même, sont menacées de disparaître dans l'océan de l'oubli.

Désirant leur éviter une fin obscure, permettez-moi de les présenter aux nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ :

EXTRAIT DES RÉGISTRES DE PARLEMENT

Veu par la Court la requête à elle présentée, de la part de Hugues de la Porte marchand Libraire, citoyen de Lyon.

Par laquelle il requerrait luy estre permis faire imprimer, et exposer en vente, les cours de Droit Canon et Civil par lui en commencés faire imprimer, en petit volume, beaux et bons caractères, corrigés, émendés, annotés, et additionnés selon les vrais et anciens Exemplaires par luy recouvers, et par docteurs scauans. Et que pour se rembourser des grands fraiz et mises qu'il a ia fait, et luy conuiendra faire en faueur de l'estude publique : et pour n'estre défraudé de ses peines et labeurs, il fust défendu à tous autres Libraires, Imprimeurs, et autres quelz conques, ne imprimer, ou faire imprimer et exposer en vente ledictz cours de Droit Canon et Civil, avec ledictes corrections, émendations, annotations, et additions, iusque à six ans prochains venans, à compter du jour et date, que l'impression de chacun desdictz cours sera parfaite et finie, sur telle peine que la Court aduideroit.

LA COURT a permis et permet audict de la Porte Libraire faire imprimer et exposer en vente ledictz cours de Droit Canon et Civil, en petit volume, avec les corrections, émendations, annotations, et additions faites à ses despens. En défendant, à tous autres Libraires, Imprimeurs, et autres quelz conques, d'imprimer ou vendre, faire imprimer, et exposer en vente, sans le vouloir et consentement d'iceluy suppliant, ledictz Cours de Droit Canon et Ciuil, avec ledictes corrections, émendations, annotations, et additions faites en iceulx, aux despens d'iceluy suppliant, iusque à quatre ans prochains venans, à compter du jour et date, que l'impression de chacun desdictz Cours sera parfaite et finie, sur peine de confiscation de leur marchandise et d'amende arbitraire. Fait en Parlement le vingt-neufiesme d'Aoust, L'an mil-cinq cens quarantequatre.

Collation est faite.

LORMIER.

Et le requérant Hugues de la Porte n'a pas perdu de temps.

Le droit canon est puisé de quatre principales sources : l'Écriture Sainte, les Conciles généraux et particuliers, des ouvrages des saints Pères grecs et latins, des Décrétales ou Epîtres des Papes.

Le Droit Canon comprend trois volumes.

Le premier volume est appelé *Droit de Gratien*, du nom de son auteur qui était un moine de St-Benoit, profès dans le monastère de Bologne en Italie. Cet ouvrage vit le jour en l'an 1151. Le volume, publié par le requérant ci-dessus, porte la date de 1154.

Le second volume, appelé simplement les *Décrétales*, renferme les Décrétales de Grégoire IX, c'est-à-dire la collection des Epîtres des Papes, et surtout de celles qui ont été écrites depuis l'an 1150 jusqu'à l'an 1230, avec les décrets du 3e et 4e concile général de Latran, et de quelques autres omis par Gratien. Le Dominicain, Raymond de Pegnafort, fut chargé de cette compilation par Grégoire IX, qui lui donna force de loi.

Le troisième volume renferme quatre collections, savoir : le *Sexte*, les *Clémentines*, les *Extravagantes* de Jean XXII, et les *Extravagantes Communes*.

Le *Sexte*, ainsi nommé parce qu'il est ajouté aux cinq livres de Grégoire IX depuis la compilation faite par son ordre et celle des autres papes jusqu'à Boniface VIII inclusivement. Les *Clémentines* publiées par Jean XXII renferment les décrets de Clément V et les décrets du Concile de Vienne de l'an 1311. Les *Extravagantes* de Jean XXII sont les épîtres de ce pape. Les *Extravagantes Communes* sont les épîtres des autres papes. On les appelle *extravagantes* parcequ'elles ne sont pas renfermées dans le corps du Droit Canon, c'est-à-dire dans le décret de Gratien, ni dans les collections plus anciennes.

Le deuxième et le troisième volume portent la date de 1553. Chacun des volumes en question contient audelà de mille pages de matière ; et la page mesure huit pouces d'impression par six . . . beaux et bon caractères.

La main sale du temps a flétri l'extérieur de ces gros volumes ; mais ceux-ci n'en ont pas moins conservé un cachet de force étonnante ; et ils ne sont pas encore menacés de décrépitude malgré leur vétusté séculaire.

A l'époque reculée de 1553-1554, le fameux Concile de Trente, ouvert le 15 mars 1545, était

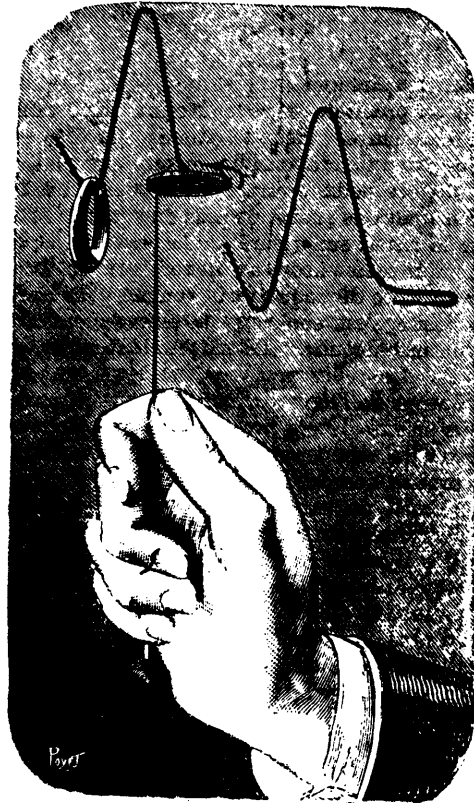
suspendu par ordre du pape Jules III ; Marie, fille de Henri VIII, rétablissait la religion catholique en Angleterre ; François Ier, surnommé le père des lettres, régnait en France ; Rabelais d'hilarante mémoire, ou mieux l'ancien curé de Meudon, disparaissait de ce monde après avoir fait le conte et la comédie de son temps ; et il n'y avait pas encore vingt ans que Jacques Cartier avait hiverné sur les bords de la rivière Saint-Charles à Québec, avec ses compagnons au nombre de cent-dix.

DE L.-A. FORTIER.

SCIENCE AMUSANTE

Repliez une épingle à cheveux, comme l'indique la figure de droite de notre dessin ; placez une pièce de deux sous horizontalement dans le croche, de droite, accrochez dans celui de gauche une bague assez lourde, ou deux bagues au besoin ; vous aurez ainsi établi un système qui peut se tenir en équilibre ; vous posez le bord de la pièce sur une pointe verticale quelconque, une épingle à chapeau, par exemple.

De plus, en soufflant sur la bague, vous communiquerez à l'appareil un mouvement de rotation très rapide, sans que l'équilibre se trouve détruit



Faire tourner un sou sur la pointe d'une épingle.

En faisant tourner la pièce de deux sous sur une aiguille d'acier très dur, vous pourrez constater que le sou se perce à la longue, de sorte que vous pourrez poser ainsi le problème : *percer une pièce de deux sous avec une aiguille, en soufflant dessus.*

Nous dédions cette petite expérience à nos aimables lectrices, pour qui l'épingle à cheveux, la bague et l'épingle à chapeau sont des objets usuels, et nous serions heureux, si quelques-unes d'entre elles voulaient bien nous communiquer de nouvelles expériences plus spécialement destinées à intéresser les dames ou les enfants.

TOM TIT.

On juge un vagabond accusé de vol :

— Avez-vous déjà subi des condamnations ?

— Je ne me rappelle pas bien, mon président, mais je suis sûr que ça ne m'a pas arrivé depuis cinq ans.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai été en prison tout le temps.



LA PAIX OU LA GUERRE



OUT le monde civilisé est dans l'attente, dans l'angoisse : chacun se demande pour lequel de ces deux états de vie internationale l'Europe va se décider, d'ici à ce qu'un an se soit écoulé. A l'heure qu'il est, l'ancien continent est comme placé sur un volcan où gronde la lave des conflits diplomatiques, et ceux qui s'y connaissent ne manquent pas de croire que l'explosion est imminente et va se produire d'un jour à l'autre. La paix armée pèse au vieux monde dont elle fait l'oppression, et l'heure approche où l'on va être témoin d'un changement subit de décors : l'engagement le plus meurtrier devant succéder infailliblement à cet état de contention trop longtemps soutenu.

* *

Dans les circonstances présentes, le dessin que donne en première page le MONDE ILLUSTRÉ est tout d'actualité. Peut-on jamais illustrer mieux et d'un coup de crayon plus inspiré que ne l'a fait l'artiste, ces deux grandes conditions d'existence pour les nations : l'état de paix ou l'état de guerre ? Dans la partie supérieure de la gravure, le vieux canon qui tend encore au dehors son col rouillé, avec un reste de coquetterie, comme pour narguer la curiosité, s'est endormi, paresseusement accoté sur son machicoulis. La mousse lentement, profitant de son repos prolongé, a tressé un collier vert autour de l'ouverture où il paraît—sans doute le plus mérité de ses lauriers,— et les lichens de la muraille achèvent d'enguirlander la niche où s'est tapi ce lion des batailles, enfin apprivoisé.

Au bord de sa gueule redoutable, à présent muette depuis longtemps, les petits oiseaux se sont hasardés à édifier leur frêle nid, et depuis plusieurs années, ils reviennent en toute confiance y abriter leurs amours. Sous les parois d'airain a déjà grandi plus d'une nichée, et les vieux parents ont appris aux petits qu'ils sont là plus en sécurité que sur la branche agitée des grands chênes de la forêt....

C'est la paix, la douce, l'inénarrable paix !... Et ce coin de tableau, si délicatement esquissé, dit bien des choses à l'esprit : la tranquillité du peuple, la stabilité du gouvernement, la fécondité du territoire, la satisfaction des mères et des épouses, la joie calme des fiancées !... Il y a là, en un mot, le gage du bonheur de toute une nation !

Au bas de la gravure, c'est bien autre chose. Montée sur son affût, c'est-à-dire toute prête pour le combat, c'est une immense mitrailleuse qui crache à tous les vents des flots de guerriers tout armés, dans des tourbillons de noire fumée qui obscurcissent la douce lumière du jour, aux bruits des crépitements de la fusillade rapprochée, parmi l'âcre senteur de la poudre et du sang. Qu'ai-je dit, des guerriers ? Ce sont plutôt d'affreux démons exterminateurs qui s'élancent des enfers par la bouche du canon pour aller exercer sur des peuples coupables les vengeances du Ciel. Que de malheurs ne présagent pas ces funestes apprêts ! Comme elle va souffrir la Patrie ! Comme il va se stériliser le sol, noyé dans le sang de ses enfants, privé de la culture de leurs bras ! Et surtout comme elles vont se lamenter les mères, comme elles vont pleurer les épouses, comme elles vont gémir les fiancées ! ! ! ! !

* *

Malgré les douceurs de la paix, en dépit des ri-

goureux de la guerre, c'est pourtant en faveur de ce dernier état de choses que l'Europe affolée menace d'opter. Il y a de la bataille dans l'air, chez ces nations, les plus civilisées du monde, et les perspectives d'une guerre européenne, à courte échéance, ne se dessinent hélas ! que de plus en plus.

Sous les circonstances actuelles, que serait ce qu'une guerre européenne ? Un massacre général, une vaste tuerie de millions d'hommes peut être, la ruine, la dévastation de l'antique et belle Europe, un gaspillage sur un haut pied de millions et de milliards, fruits de longs travaux, des sueurs des peuples et toute sorte d'excès aussi redoutables. Telles sont les émotions que nous réserve l'avenir incertain.

C'est alors qu'on verra le terrible *Gatling Gun* des Albionais, le monstrueux canon Krupp des Allemands, l'effrayante mitrailleuse des Français se disputer avec voracité la vie de ces milliers de soldats, menu fretin des armées d'Europe, que l'on a si cruellement nommés "de la chair à canon". En ces jours de tristesse on verra à l'œuvre les fusils à répétition, les bombes explosibles, les torpilleurs sous-marins, tous ces engins destructeurs de l'existence humaine qu'un génie malfaisant s'occupe à perfectionner depuis quelques années pour le formidable combat qui se prépare. Il se trouvera que de grands peuples qui, jadis, se traitaient comme des frères, naguère encore se voyaient en amis, ce jour-là, devenus ennemis jurés, se précipiteront à l'assaut l'un de l'autre, décidés à s'exterminer dans un engagement fratricide.

Quant à nous, lointains spectateurs de cette mêlée gigantesque, de ces scènes de sang et de carnage, le spectacle sera toujours assez effrayant pour que nous priions Dieu de nous l'épargner pour un temps, de pardonner encore aux méfaits de ses enfants ingrats, de retarder un peu ce châtement terrible que leur réserve sa justice, celui de les abandonner à la vengeance les uns des autres.

* *

Voyons un peu quels sont les signes qui puissent nous faire pressentir l'approche de cette époque de désolation. Ils ne sont que trop nombreux et bien marquants.

Chaque année nouvelle voit poindre à l'horizon un nuage de poudre, tout prêt à éclater, qui vient traîner sa lourdeur menaçante dans le ciel des relations diplomatiques européennes ; mais jamais peut-être comme en ces temps-ci le nuage n'a paru si épais, si chargé. Aussi, les connaisseurs désespèrent de voir bien longtemps retardé l'immense conflit que tout semble annoncer.

C'est le Portugal frustré dans ses droits africains par l'envahissante Angleterre, dévorant en secret la rage de son impuissance qui se traduit en troubles intérieurs, se promettant en secret la vengeance belle sitôt l'occasion donnée.

L'imbroglio des files Carolines paraît vouloir renaître de ses cendres, malgré le sage arbitrage du pape glorieusement régnant, et comme pour mettre l'Espagne en antagonisme avec l'Allemagne dans la guerre prochaine.

Pendant ce temps, l'Italie encore en est à guerroyer pour ses prétendues possessions d'Abyssinie, et les sujets du négus lui donnent bien du mal. L'Angleterre voit son prestige battu en brèche dans l'Inde par une nouvelle révolte des indigènes, qu'elle a beaucoup de peine à réprimer. La France réclame hautement ses droits à Terre-Neuve et va forcer à les reconnaître sa fière rivale britannique, malgré les récriminations des fanatiques insulaires. Les Etats-Unis, d'autre part, font la moue à leurs cousins anglais pour l'affaire de Behring.

Tout cela fait partie du grand plan de la guerre imminente, sans compter les accessoires : le Brésil, par exemple, qui a naguère renversé un empire et n'est pas encore calmé de cette violente commotion, le Buenos-Ayres qui a connu, il n'y a pas bien longtemps, les horreurs de la révolution, le Chili qui s'y trouve en ce moment, le Guatemala et le San-Salvador qui étaient aux prises, les mois passés, l'ouest américain où les sauvages Peaux-Rouges semaient, en ces derniers temps, la ruine et la terreur. N'y a-t-il pas là tous les signes précurseurs

d'une immense conflagration qui va s'abattre sur le monde et le désoler ?

* *

Nous n'avons vu encore toutefois que les signes éloignés du fléau qui menace, il y en a malheureusement de plus prochains.

Voici l'Italie qui, soudain, se dresse en face des Etats-Unis et crie vengeance contre les justiciers volontaires de la Nouvelle-Orléans, comme s'il manquait à ses déboires cet embarras nouveau. La grande république reste calme et fière, prête à donner satisfaction en tant que c'est en son pouvoir, mais se gardant bien de s'humilier le moins du monde devant sa rivale. La péninsule s'agite et se trouble, le sang ardent de ses enfants s'échauffe : l'Italie se sent forte de son armée de mer comme elle est faible de celle de terre ; les Etats-Unis ont de fort belles villes maritimes à ravager... Que va-t-il advenir ? L'Italie regrettera-t-elle d'être allée si vite et si loin ? Peut-être. En tous cas l'évènement nous dira bientôt comment tout cela va finir....

Ce n'est pas tout : la triple alliance a été renouvelée et l'on retrouve la France et la Russie, la main dans la main, en face des trois pouvoirs alliés. L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. Seulement, plus que jamais ces cinq nations puissantes s'envisagent avec des façons pleines de provocations et de menaces.

En Allemagne, on a hérité de Bismarck, momentanément disparu : sans paraître absolument désirer la guerre, il est avéré que l'on n'aime pas la paix. A preuve, les incursions suspectes de l'impératrice douairière sur le sol français, au cœur même de Paris, les façons cavalières que semble affecter, depuis peu, le Chancelier de Caprivi vis à vis l'ambassadeur de France, enfin et surtout les agissements teutons pour isoler la France du commerce européen par un *zollverein* offensif.

L'Autriche ne souffle mot, mais il s'y élève, de temps à autre, des tempêtes intestines qui la rendent anxieuse, et elle se demande aussi ce qu'elle pourra faire pour son allié de Turquie, quand la Russie, enfin impatientée, va lui fondre dessus comme cela menace d'arriver.

On sait assez dans quelles misères se débat l'Italie pour croire que, bientôt, elle ait à laver dans le sang de son peuple les excès de sa trahison envers la France, de sa perfidie pour le Siège de Pierre et de toutes ses autres iniquités. Au reste, on peut dire d'elle, et plus justement, ce que quelqu'un disait de la France : quelques milliers d'hommes de moins, qui sont un germe de désorganisation pour le peuple, ne feraient qu'épurer son existence nationale.

* *

Personne n'ignore, à l'heure qu'il est que la Russie veut se battre : l'Allemagne lui porte ombrage, l'Autriche, avec qui, autrefois, elle partageait la triste Pologne, l'embarrasse aujourd'hui, la Turquie avec son fatalisme et sa mollesse arrogante lui déplaît, elle veut rappeler les jours de la guerre d'Orient, en 1877. Et puis du reste, dans la paix, le nihilisme est à la ronger au cœur. Son rapprochement de plus en plus intime avec la France—témoin la dignité de l'ordre de St-André, conférée naguère par le czar au président Carnot—est un signe non équivoque de ces appétits beiliqueux, non moins que la construction de nombreuses voies stratégiques accomplie en ces derniers temps, et qu'un commencement de mobilisation de ses troupes vers les frontières austro-germaines, effectué depuis peu.

La douce France, notre mère, a bien aussi ses petites ambitions ; malgré la tranquillité apparente dont elle jouit à cette heure, le vieux sang gaulois bouille toujours en sa veine, et elle attend, l'oreille au guet, le premier appel que va jeter le clairon des combats. Au reste, chacun sait cela, on n'a pas perdu là-bas tout espoir de revanche : à bon droit l'on croit encore que le Rhin redeviendra français !

Et, comme disait l'incomparable Sarah Bernhardt, dans "Jeanne d'Arc", l'autre jour :

" Je connais mon pays : il m'a donné son âme !...
 Il se redressera comme moi sous l'affront !
 C'est quand il est perdu qu'il relève le front !
 Faites, faites sur lui peser le joug des armes ;
 Noyez le tout entier dans le sang et les larmes
 Reculez sa frontière, ivre de vos succès...
 La France renaîtra dans le dernier Français !...
 Que le temps soit à vous... La France aura pour elle
 Dans l'avenir certain la justice éternelle !...
 Et plus loin le bourreau pousse l'iniquité,
 Plus haut va le martyr dans l'immortalité !...

 Et la France est ainsi, c'est le plaisir de Dieu ! !... "

* *

Eh bien, n'est-il pas vrai qu'il se dégage du tableau à larges traits que je viens d'esquisser, peint sur nature, hélas ! des pronostics assurés d'une guerre prochaine ?

Et pourtant je n'ai rien dit du pire des imbroglios de diplomatie qui existent en Europe peut-être, aujourd'hui : la situation insupportable faite au pape roi par le gouvernement italien. C'est de ce déni de justice qu'un grand politique anglais, qu'on ne taxera pas de partialité je suppose, vient de dire que l'Italie n'aura pas de tranquillité ni de paix avant qu'elle ne l'ait réparé. Cela fait horreur de voir, en effet, l'immortel Léon XIII, le pacificateur des peuples, le roi des diplomates, le plus saint des pontifes en lutte à la plus lâche des persécutions, forcé par la tyrannie de songer à quitter Rome et à renouveler le triste exil de Gaète. On ne peut s'empêcher de penser que Dieu prépare de terribles châtements pour punir un pareil forfait.

* *

Pour toutes ces causes et d'autres encore, le jour paraît n'être pas loin, où l'on verra les nations de l'Europe s'entrechoquer dans une lutte de géants. Le génie des races réparaitra alors et peut-être les vieilles alliances de la communauté des intérêts. Les descendants des Saxons et des Slaves, avec les rejetons tarés de la famille Arabe, Anglais, Allemands, Austro-Hongrois et Turcs combattront sans doute côte à côte, et les fils des Tartares avec ceux des Latins, Français, Russes, Espagnols, Portugais marcheront sous les mêmes drapeaux.

Ce jour-là l'Europe entière sera en feu et les destinées du monde, par contre-coup, se trouveront fort compromises.

Tout " armée " qu'on l'appelle la paix qui règne encore en Europe vaut bien mieux que la sanglante mêlée qui se prépare. Puisse le Dieu compatissant la maintenir pour longtemps, par la force de son bras, et accorder une autre issue que par les armes aux difficultés sans nombre qu'ont accumulées les iniquités des peuples !

Paul Saint-Etienne

UNE ESCAPADE D'ECOLIERS

Un jour, il y a de cela plusieurs années, quelques confrères de collège et moi, étions par exception dans la belle ville de Montréal. Les portes aux triples verrous s'étaient ouvertes pour nous faire entrevoir un horizon nouveau, et voilà qu'une quinzaine d'écoliers escortés de deux maîtres vigilants, partaient pour visiter la grande ville. Inutile de décrire notre joie. Pouvoir respirer à pleins poumons l'air pur d'une liberté nouvelle ; faire trêve à des études longues et souvent ennuyeuses ; se balancer pendant quelques heures sur les flots bleus de l'Outaouais, et y chanter avec fiénésie des couplets qui allaient mourir sur les rives sonores ; connaître le brouhaha des rues si différent de celui des corridors de collège ; n'était-ce pas là quelque chose de magique pour des cœurs de dix huit ans ? Et nous partions après plus d'une nuit sans sommeil durant lesquelles nous rêvions au bonheur futur.

Je passe sous silence les plaisirs du trajet pour

en arriver plus vite dans la grande métropole commerciale du Canada. Nous portions le costume traditionnel du collège, et moi, comme les autres, je me sentais emprisonné dans ma ceinture violette, et mon front pâlisait sous ma casquette noire. Je n'ai jamais eu d'attrait pour ces deux compagnons inséparables de l'écolier, et cette fois là, j'en avais encore moins. L'ami Elzéar, mon copain fidèle, avait passé plus d'une heure avec moi, cherchant dans ses esprits les moyens de tromper la vigilance de nos deux Argus quand nous serions dans la belle cité.

Et enfin, nous y fûmes. Chacun de nous avait bien un cousin que l'on disait brûler de voir, mais redoutant sans doute les cousines, nos professeurs s'obstinèrent à nous refuser la clef des fraudes rues. J'imagine alors un mal de dent, et me voilà à pleurnicher auprès des autorités pour obtenir la faveur d'aller me faire extraire l'accessoire nullement incommode, toujours en requérant la présence de mon ami Elzéar, en cas de défaillance. Hélas ! on m'accorde cette faveur, mais le Révd X... veut bien m'accompagner aussi, et j'en fus quitte pour un quart d'heure de tortures, alors qu'on m'enlevait une dent presque saine qui n'avait jamais songé à me faire souffrir. Et d'ici, je vois encore le coquin d'Elzéar qui se tordait de rire, tandis que je grimais de douleur.

La journée se passe, et le soir, on nous conduit chez les Sourds-Muets, au fond du Mile End, pour le repos de la nuit. Nos confrères semblent s'y amuser : " ils cherchent à faire entendre les sourds et à faire parler les muets " ; mais, ces jeux ne me vont guère, et mon ami s'en plaint aussi. Nous jurons que le soir suivant ne nous verra pas sous ce toit par trop sombre, et dans ses murs tenant du cloître. Nous sortirons, lui dis-je, et aidés de la demie-obscure, favorisés par le corps des grands arbres, nous pourrions traverser le vaste jardin sans être aperçus.

Le projet sourit à Elzéar, mais plus sage que moi, il me représente le retour, les portes fermées, et nous autres, frères créatures, obligés de rêver toute une nuit sous la voûte immense du ciel bleu. La leçon est bonne, mais ne sait me convaincre. En un clin-d'œil, j'imagine un moyen, et me voilà en train de commettre un acte de corruption auprès d'un des serviteurs de l'établissement. Lecteurs, pardonnez moi ma faute, je l'ai tant regrettée depuis, et croyez que ce n'est pas pour cela que l'on m'a toujours prédit que je ferais un avocat et un politicien. Je glisse donc une pièce blanche dans la main du serviteur en question, pour que vers les minuit, il soit encore éveillé, afin de nous recevoir et nous conduire à nos chambres respectives. Et le brave homme, se souvenant peut-être de ses jours de jeunesse, accepte et nous promet fidélité.

A neuf heures, on nous invite au coucher ; nous suivons les autres, mais dix minutes après, Elzéar fait un geste sur ma porte, et d'abord, nous marchons à pas de loup dans les escaliers et les corridors pour se précipiter ensuite dans le large sentier où souffie l'air pur de la liberté du soir. On avait eu le soin d'oublier le ceinturon violet, mais la casquette nous restait. Qu'importe, nous étions libres !

Venait la question de s'orienter pour se diriger vers " l'Académie de Musique ", dont les affiches nous avaient, la veille, transportés dans un autre monde. Je prétendais connaître mieux le dédale des rues que mon compagnon d'escapade, et je pris de l'avant. Pauvre Elzéar ! il pouvait à peine me suivre, et me demandait souvent si je ne réussis pas à le sortir de ces rues parfois sombres et étroites, et, pour nous, toutes mystérieuses. Enfin, fatigués de notre course qui commençait à se faire longue, nous prenons le parti de louer une voiture, et pleins d'orgueil, croyant attirer les regards de tous les passants, nous filons vers l'endroit désiré.

Le dernier acte était commencé quand nous fîmes notre apparition dans... j'allais dire le parquet, mais nous, nous avons choisi le paradis, pour rêver plus à l'aise tout auprès des étoiles du firmament. Rien de remarquable ce soir-là à l'Académie. Un mélange de drame, d'opéras, de danses, et d'exercices gymnastiques, et peu satisfaits, nous reprîmes le chemin du Mile-End. Le fidèle gardien nous attendait, et bientôt, nous

fûmes au lit, mon compagnon et moi, non sans s'être félicités avant de notre course aventureuse.

Le lendemain, pas un indice de culpabilité sur nos figures. Elzéar est quelquefois hypocrite, moi, toujours grave comme un juge. Après le déjeuner, il faut reprendre le chemin de " l'Alma Mater," et nos professeurs font appeler quelques voitures pour nous conduire à la gare. Hélas ! ici devait se terminer la comédie ! Parmi les charretiers appelés, (le hasard a souvent de ces coïncidences malheureuses) se trouvait celui que nous avions employé la veille, et le crâne ! croyant nous faire plaisir, s'écrie devant un de nos Révérends en nous pointant du doigt : " Eh vous êtes bien les deux gaillards que j'ai conduits à l'Académie hier soir !... Et ce pauvre Elzéar de répondre à mon oreille : *E finita la comedia* !... De là, longue et savante discussion avec les autorités, dans laquelle je l'avoue, je perdis mon latin. L'affaire avait été bien commencée, bien conduite, mais, mon Dieu ! s'était mal terminée !

Le même soir, nous étions de retour au collège, et le lendemain, Elzéar et moi, *devenus muets*, nous regardions d'un œil narquois et commençaient un *pensum* qui ne dura pas moins de quinze jours. Aujourd'hui, nous ne nous en portons pas plus mal et nous avons le souvenir pour nous récréer dans nos heures de mélancolie.

Elzéar est un brave marchand, et moi le plus sage des étudiants

LORENZO.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Mont.éal.—Napoléon Mathieu, 2676, rue Notre-Dame ; Delle G. Letellier, 350, rue Jacques-Cartier ; S. Robillard, 260, rue Dorchester ; François Despatie, 276, rue Beaudry ; Dame T. Cauzes, 151½, rue St-Urbain ; F.-X. Durand, 118, rue Visitation ; Delle E. Demers, 6, rue Drolet ; Dame J. Vallières, jr., 2, rue Chéri ; S. Deschatelets, 211, rue St-Charles-Borromée ; Arthur-L. Brault, 89, rue des Allemands ; L. Bélaïr, 630, rue Notre-Dame ; N. Lafricain, 73, rue du Champ-de-Mars ; A. Pigeon, 199½, rue St-Denis ; F. Duquette, 1141, rue Notre-Dame ; Dr N. Fafard (\$3.00), 29, rue St-Hubert ; J.-O. Patenaude, 1694, rue Ontario ; Jos. Vermette, 197, rue St-Dominique ; Dame T. Talbot, 717, rue Ste-Catherine ; Alfred Bourdon, 247½, rue Jacques-Cartier.

Québec.—Sylla Côté (\$25.00), 147, rue d'Aiguillon ; Joseph Boutet (\$5.00), 36, rue Napoléon, St-Sauveur ; Delle Elise Ruelland, rue St-Joseph ; Alex. Légaré, 250½, rue d'Aiguillon ; Dame veuve Charles Laberge, 69, rue Sauvageau, St-Sauveur ; Arthur Vizina, Citadelle ; Athanas Drolet, 72, rue Richmond ; Delle Philomène Laparière, 200, rue Richelieu ; Alfred Fraser, 75, rue Napoléon, St-Sauveur ; Ovide Gagnon, 183, rue St-Joseph ; Victor Côté, 42, rue O'Connell ; Joseph Brodrigue, 172, rue du Roi ; Elie Bédard, 347, rue St-Paul ; Joseph Roy, 12, avenue Renaud, St-Sauveur.

St-Henri de Montréal.—Joséphat Bélanger (\$10.00), 25, rue Bourget ; Delle Herminie Deslauriers, 424, rue Workman ; Augustin Martin, 62, rue Gareau.

St-Cunégonde.—Damase Rodrigue (\$50.00), 1636, rue St-Jacques ; Isaïe Bary, 532½, rue Notre-Dame ; Alphonse Fortin, 54, ruelle Lock (rue Richmond) ; Jos. Lalonde, 3100, rue Notre-Dame.

Points St-Charles.—Charles St-Germain, rue St-Patrick.

Cap St-Ignace.—Max. Guimont, \$15.00.

St-George, Beauce.—Ulric Marcotte.

Portneuf.—J.-S. Paquin.

St-Rose.—C. Hotte (\$5 00).

Toronto.—B. R. Sandwell, 226, Davenport Road.

Stanford.—Delle Anna Brunelle.

Stevens Mills, Granby, Vt.—Henry Massé.

St-Paul Minn.—Isaac Morrisette, 301, rue Rondo.

Tshpenning, Mich.—Révd. M. Letellier

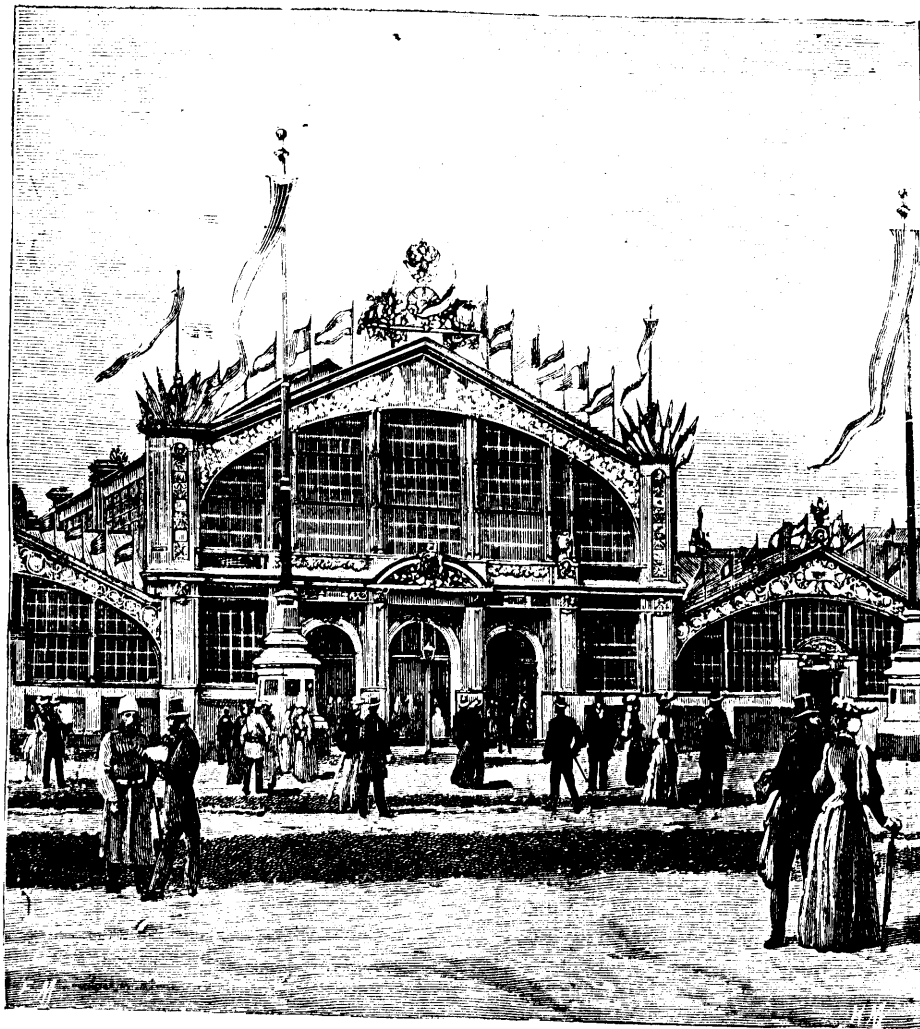
Republic Mich.—Rev. J.-G. Manning ; W. Kall Gariépy.

Marquette, Mich.—Edouard Regnier, 223, rue Front.

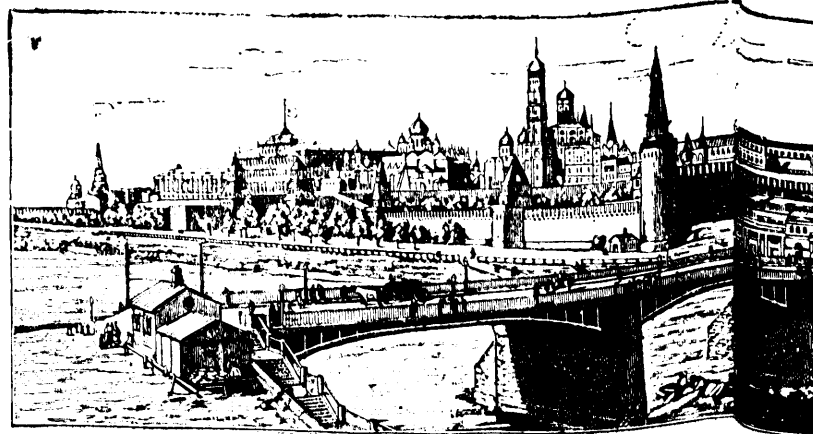
Fond-du-Lac, Wis.—L. Préfontaine, 74, rue Brooke.

Il y a trois sortes d'orgueil : celui de la richesse, celui de la naissance et de l'esprit.—SWIFT.

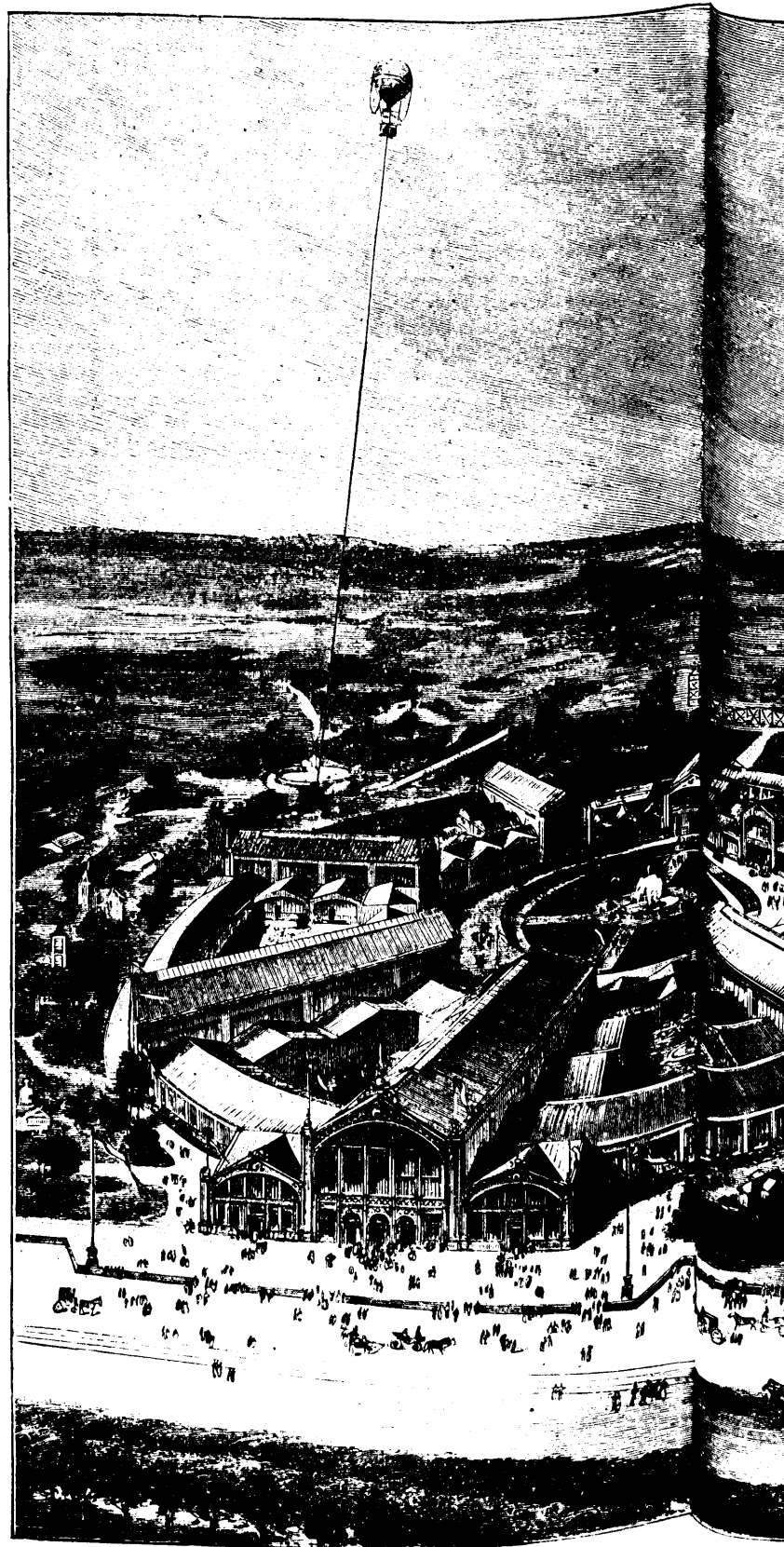
La jeunesse ne désespère pas plus de l'humanité, malgré ses désastres, que le brin d'herbe qui pousse dans un champ dévasté par l'hiver ne doute de la nature.—G. M. VALTOUR.



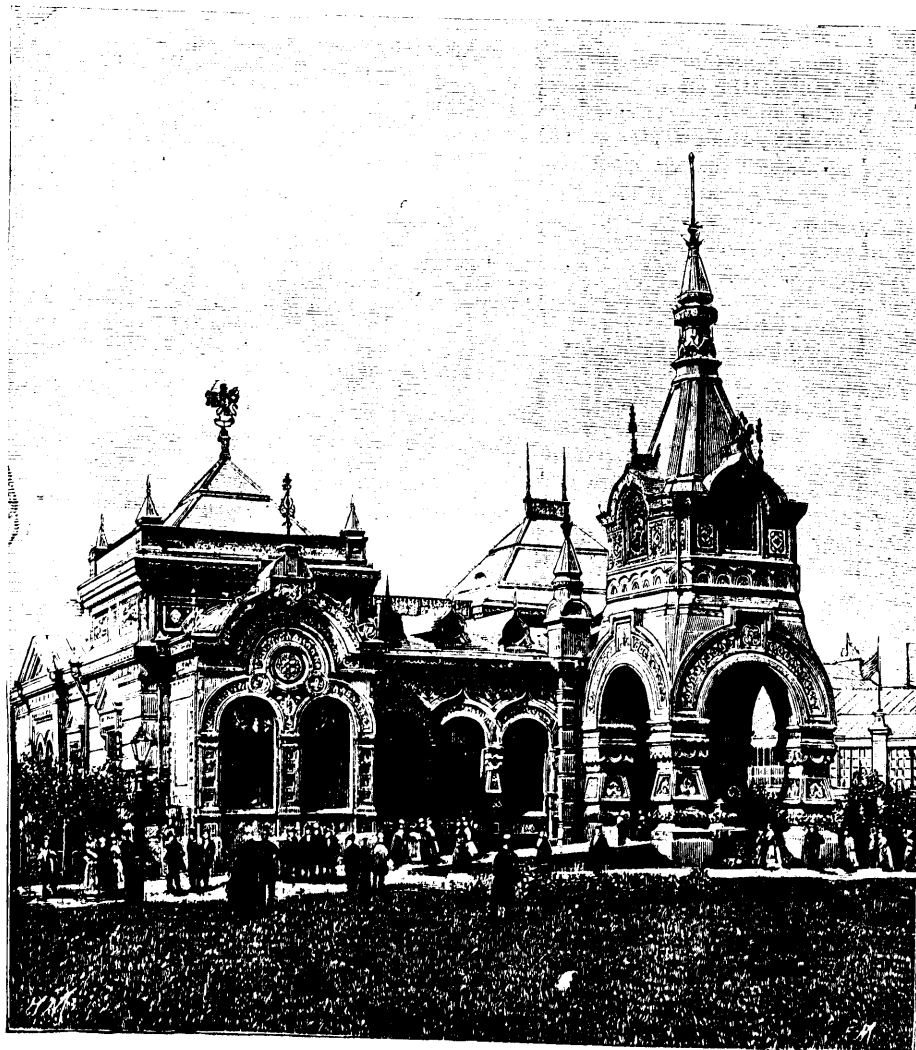
Façade de l'entrée principale



Vue générale du Kremlin Moscou.

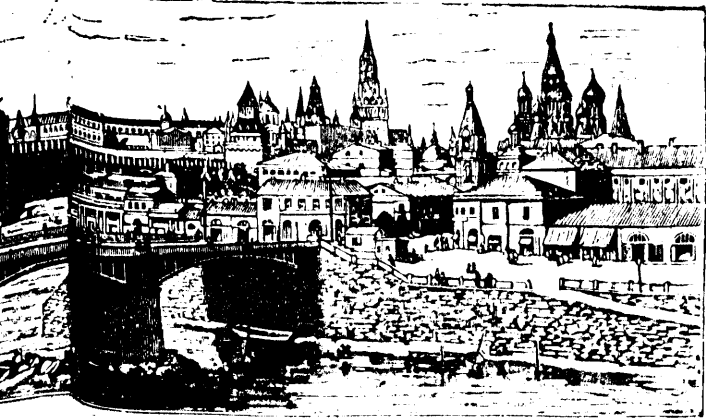


Vue générale de l'exposition

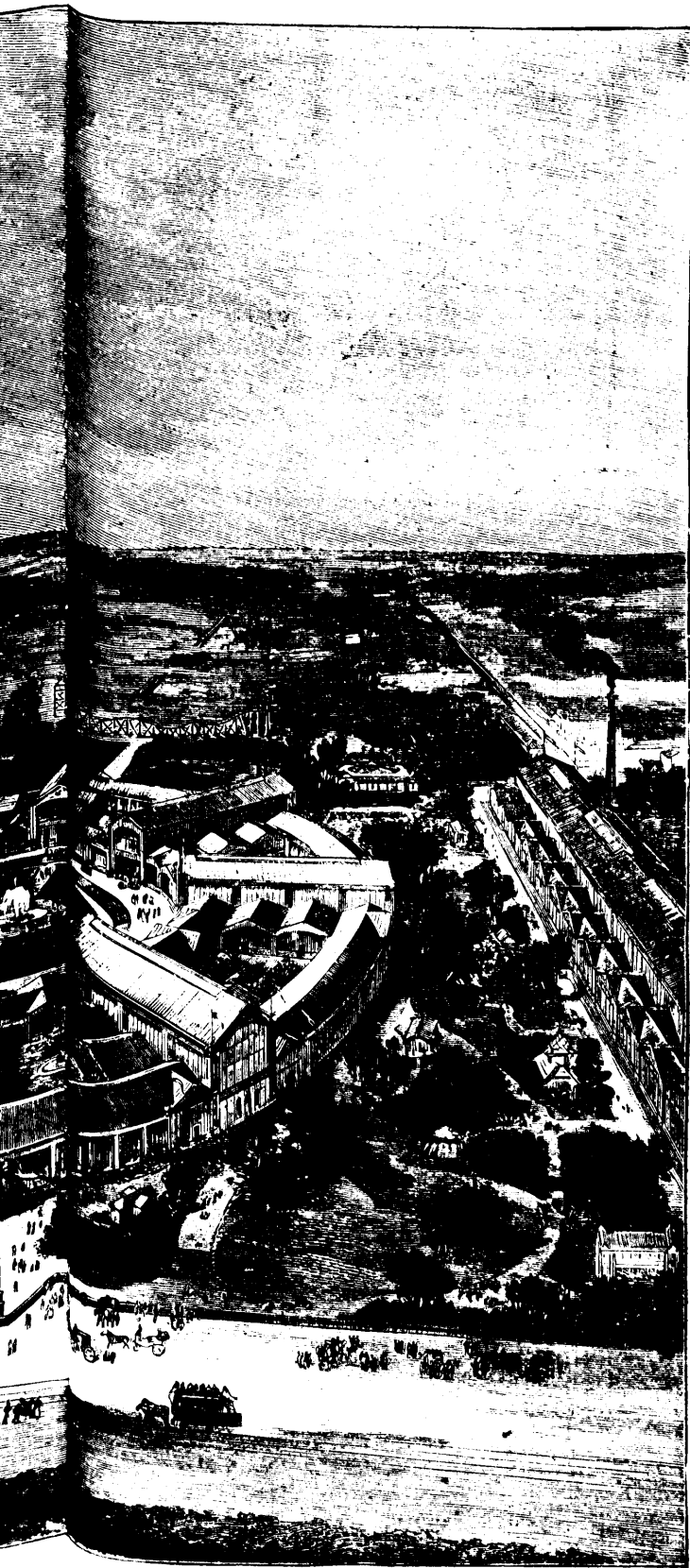


Pavillon de l'Empereur

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE 1889



u Kremlin Moscou.

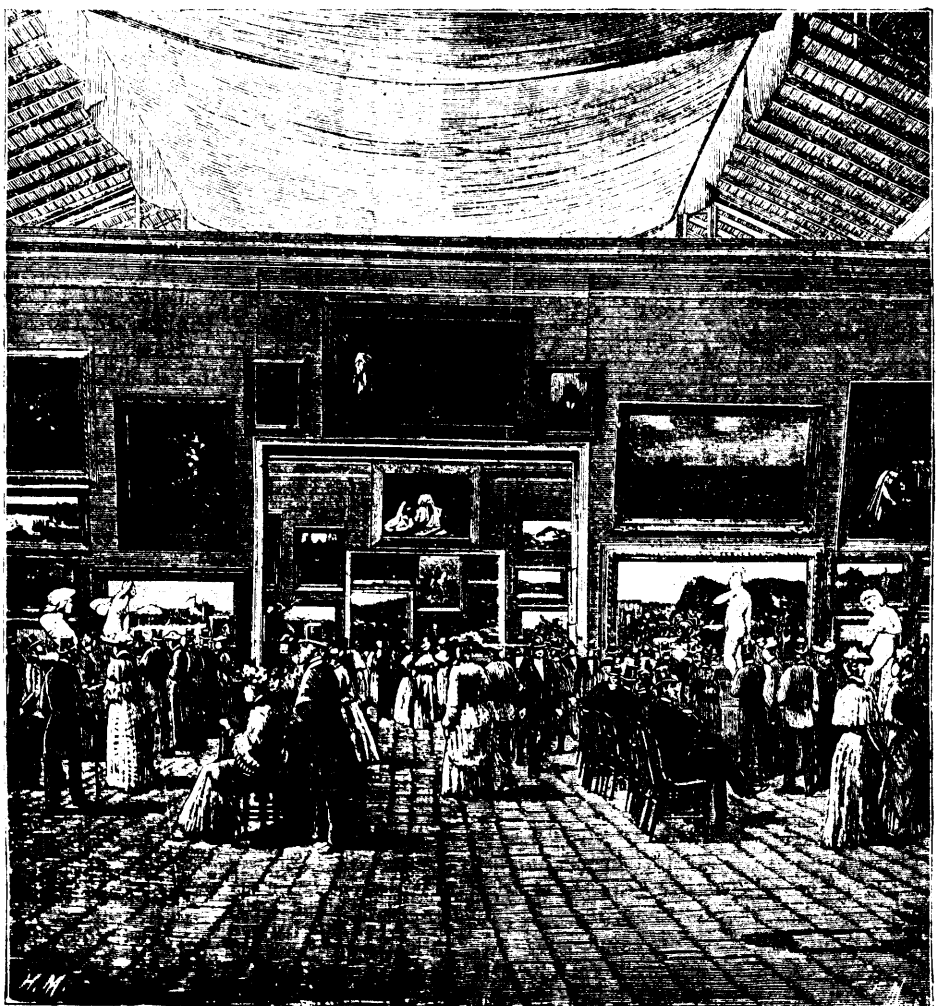


générale de disposition

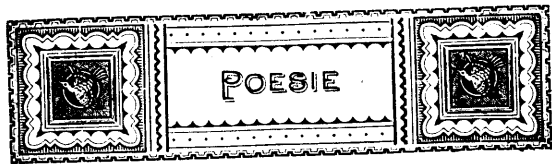
MOSCOU (RUSSIE)



Une galerie intérieure



Beaux-Arts, vue générale



LE PORTRAIT DE MON ADELE....

Je l'ai vu ton portrait : quelle aimable peinture !
Quel dessin gracieux, digne de Phidias !
Avec profusion, la féconde nature
Sur toi versa ses biens et ses tendres appas.

Ta figure à mes yeux est un décor splendide,
Dont le brio charmant s'enlumine de fleurs :
Traits vermeils et d'azur, à l'aspect si candide,
Vous me faites rêver des célestes couleurs ! !

Espoir, rêves d'amour, douceur, tendre prière,
Rayonnent tour à tour dans ton grand œil rêveur ;
Et sous les feux brûlants de ta molle paupière,
Viennent tous s'enflammer les désirs de mon cœur.

Bel ange, autour de toi l'allégresse réside ;
Tes charmes, veufs encor des souillures du temps,
Conservant la candeur de la vierge timide
Sont plus purs et plus frais qu'un souffle du printemps.

Sur le tendre carmin de ta lèvre embaumée,
Un amour enivrant s'amuse à voltiger ;
Je voudrais le saisir, et mon âme enflammée,
Dans ce trésor prévoit ce qui peut soulager.

C'est toi, mon Adèle, oui c'est toi qu'ici j'admire !
Ta bouche ne dit rien ; mais je sais que là-bas,
Calme et chaste, ta voix, toujours prie et soupire
Pour que ton souvenir ne m'abandonne pas.

En ton œil ingénu que la douceur décore,
Où se joue à loisir le rayon du bonheur,
Le Ciel a déposé les teintes de l'aurore,
Radiuse clarté, qui nourrit mon ardeur.

Ah ! c'est par trop de grâce, en ce portrait aimable ! ! !
Si de mon cœur ému, j'écoutais les soupirs,
Je prendrais un baiser sur ta bouche adorable
Pour amortir le feu de mes brûlants désirs !

Mais non.... je craindrais que, loin de moi qui t'adore,
Toi pour qui sans regrets je donnerais mes jours,
Tu veuilles, dérober dans des lieux que j'ignore
Ce regard souriant que j'admire toujours.

J'aime mieux sur ma lyre, en des flots d'harmonie,
Chanter de tous ces dons le charme éblouissant,
Composer un poème, une douce élégie
Pour réjouir le repos du langoureux amant.

Oui ! je veux que mes chants, aux échos solitaires
Redisent ta beauté, chef-d'œuvre de l'amour,
Et que mon jeune luth, en des stances légères
Te peigne à l'univers plus belle que le jour.....

Pour cela, que ton œil, flambeau brillant d'ivresse,
Où mon cœur va chercher un suave aliment,
Répande sur mes pas un reflet de tendresse,
Et soutienne l'ardeur de mon premier élan.

J. G. Bousmault

LA VEILLEUSE DE MONSEIGNEUR

L'évêque de Coutances, Mgr Bravard, lors de ses tournées épiscopales, aimait à surprendre son clergé.

Brusquement, sans avertir personne, il changeait son itinéraire et tombait à l'improviste chez un pauvre curé de campagne, stupéfait par l'arrivée de son évêque.

Ces soudaines apparitions créaient parfois des situations étranges dont le prélat était le premier à rire de bon cœur ; il se plaisait même à les narmer gaiement, non sans une pointe de malice.

Lors de la cérémonie d'un baptême de cloches, nous nous souvenons lui avoir entendu raconter l'histoire suivante dont nous garantissons l'authenticité :

Par une belle après-midi, toute ensoleillée du mois de mai, le curé de Saint-Martin, près Ville-dieu-les-Poêles, se promenait dans son petit jardin en lisant tranquillement son bréviaire. Il jouissait de ce grand calme de la campagne, dont le chant des oiseaux troublait seul la solitude,

quand il vit déboucher sur la route une berline attelée de deux chevaux bai-brun. Bientôt la voiture cessa de rouler et s'arrêta à la porte du presbytère.

N'attendant personne et assez intrigué par l'arrivée de cette berline, le pasteur jeta un œil curieux pour tâcher d'apercevoir les personnes qui en garnissaient l'intérieur, quand, à sa profonde stupefaction, dans le grand vieillard qui descendit le premier, il reconnut Monseigneur !

L'étonnement le cloua sur place ; mais il finit par se remettre, et d'un pas encore dispos, néanmoins un peu alourdi par l'âge, il s'empessa d'aller au devant de son supérieur.

—Monsieur le curé, je viens vous demander à dîner et le couvert pour la nuit, dit en souriant Mgr Bravard en s'avançant vers le pasteur.

—Votre Grandeur sait qu'elle est ici chez elle et qu'elle peut disposer de mon humble demeure... Mais j'ai bien peur que mon évêque ne soit pas reçu selon ses mérites....

—Et pourquoi cela, monsieur le curé ?

—Dame ! Monseigneur, je n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous.... si encore on m'eût averti, j'aurais pris mes précautions pour le dîner.

—Quittez ce souci, mon brave curé... on trouvera bien la classique poule au pot du bon roi Henri IV.... Une omelette et des œufs feront le reste.... Comme Mme de Maintenon, nous remplacerons le plat absent par une histoire....

Le soir, en effet, ce dîner improvisé fut charmant. L'évêque, en sa double qualité de président et de beau conteur, tint le dé de la conversation à la grande joie, du reste, des convives suspendus à ses lèvres. Avec son entrain ordinaire et sa constante bonne humeur, sans perdre de sa dignité épiscopale, il sut adresser un mot gracieux à chacun et mettre tout le monde à l'aise.

Par contre, dans la cuisine, la servante Gertrude se montrait nerveuse et inquiète. Tant bien que mal, en frappant de contribution les voisins, en empruntant un peu partout, elle était parvenue à faire un dîner présentable ; mais restait la grave question du coucher !

Comment s'y prendre et quels pourraient bien être les goûts de Monseigneur ? Aimait-il les fruits, les gâteaux, les sucreries ? Pour être à sa portée de sa main, à son réveil, que fallait-il placer dans sa chambre ?

Perplexe et ne sachant comment sortir d'embarras, d'une voix un peu hésitante, elle s'adressa au valet de chambre de l'évêque :

—Bannissez toute inquiétude à cet égard, lui répondit le domestique ; monseigneur est la simplicité même....

—Mais encore....

—Une carafe d'eau fraîche, un sucrier et.... c'est tout.... Ah ! j'oubliais.... Depuis que monseigneur est sujet aux étouffements, il a l'habitude d'avoir constamment une veilleuse dans sa chambre....

—Une veilleuse.... une veilleuse.... répétait Gertrude quand le domestique fut parti, voilà qui est facile à dire.... mais où aller en chercher une veilleuse !.... Ah ! j'y pense.... M. le maire, le grand ami de M. le curé, ne me refusera certainement pas....

Vers dix heures, Mgr Bravard, un peu fatigué par le voyage, donna le signal de la retraite. Après avoir souhaité à chacun une bonne nuit, il dit au curé qui voulait l'accompagner :

—Non.... non.... restez, monsieur le curé, restez auprès de vos hôtes.... Je porterai moi-même le bougeoir, je connais l'escalier, et je monterai bien tout seul....

—Permettez-moi de vous précéder, monseigneur....

—Du tout, du tout, je n'ai besoin de personne, à demain.

—A demain, Monseigneur et dormez bien....

—Merci

En entrant dans la chambre, l'évêque ne fut pas un peu étonné de voir un beau brin de fille de dix-neuf à vingt ans, à la taille rondelette et bien prise, qui, rougissante et émue, l'accueillit avec son plus gracieux sourire et sa plus belle révérence.

—Hum.... hum.... dit à part soi le prélat, voilà une jolie personne qui ne me paraît pas près

d'atteindre l'âge canonique.... En arrivant je ne l'avais pas aperçue.... Demain matin j'en ferai l'observation au curé.

Après un rapide examen de la chambre, monseigneur se disposait à faire la prière du soir, quand, en se retournant, il vit la jeune fille toujours debout à la même place.

—Vous pouvez vous retirez mon enfant, lui dit-il avec douceur....

—Mais Monseigneur, je suis venue ici pour y passer la nuit....

L'air candide de la jeune fille dénotait sa complète innocence.

Un peu intrigué par cette réponse, l'évêque regarda plus attentivement et, lisant l'ingénuité dans ses yeux, il lui demanda :

—Quel est votre nom, mon enfant ?

—Pauline Meunier, Monseigneur.... Je suis la fille du maire de la commune.

—Ah ! et pourquoi devez-vous passer la nuit dans cette appartement ?

—La servante de M. le curé, Gertrude, est venue tantôt à la maison ; elle nous a raconté que vous étiez sujet aux étouffements la nuit, et que, dans la crainte d'un accident, vous aviez toujours près de vous une veilleuse.... Mon père s'est trouvé très honoré de voir sa fille désignée pour cet emploi.... Je vais donc rester toute la nuit près de vous, monseigneur.... Oh ! vous pouvez dormir tranquille, je vous veillerai bien....

Mgr Bravard eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire, tant le quiproquo lui parut plaisant ; néanmoins il garda son sérieux, et en quelques mots expliqua à la jeune fille qu'il s'agissait simplement d'une petite lampe.

Puis, après avoir complimenté la jeune fille Meunier sur sa tenue décente et l'avoir remercié de son bon vouloir, il congédia en souriant cette veilleuse d'un nouveau genre.

HERNI DATIN.

LA TAILLE HUMAINE

On lit dans le *Journal des Débats*, sous la signature de Henry de Parville, l'article suivant qui est d'un grand intérêt :

« En se mesurant avec précision au saut du lit et avant de se coucher, on s'apercevra vite que nous rapetissons en général à mesure que la journée avance. On est grand homme à huit heures du matin, on l'est moins à huit heures du soir. Et la différence peut dépasser un bon centimètre chez de nombreux sujets. La taille varie sensiblement suivant les heures de la journée. Nous perdons personnellement de 3 à 4 millimètres par jour, et nous savons des personnes qui rapetissent quotidiennement de 5 à 6 millimètres pour les regagner chaque matin. Il est un sujet, grand vélocipédiste, que nous connaissons, qui mesure 1 m. 72 le matin et qui, le soir, après avoir parcouru une quarantaine de kilomètres sur sa monture d'acier, n'a plus que 1 m. 70. On se tasse plus ou moins selon l'exercice que l'on fait ou selon la station qu'on s'impose. Une dame, qui passe toutes ses matinées au Salon, perd régulièrement, de neuf heures à midi, 4 millimètres de sa taille.

Toute personne qui ne fait que peu d'exercice, qui reste assise une grande partie de la journée, ne subit qu'une diminution de hauteur très faible ; au contraire, celle qui marche beaucoup, reste debout longtemps, peut perdre jusqu'à 5 millimètres par jour. Les soldats, après une marche forcée, diminuent tous de hauteur. C'est que, lorsque le corps est fatigué, il s'affaisse, il a dépensé d'abord de la substance et de la graisse, ensuite les cartilages deviennent moins élastiques et moins épais ; les coussinets graisseux et fibreux qui soutiennent les organes de la locomotion perdent aussi une épaisseur ; la réparation organique se fait mal si le sujet est privé de sommeil, si bien qu'au total ces petites causes réunies finissent par déterminer une diminution de taille appréciable. »

La politique, même dans le gouvernement parlementaire, c'est ce qui ne se dit pas.—FIEVRE.

PAGES 823-826

MANQUANTES

LE
TOUR DU MONDE

POUR

\$ 600

Repas et Cabines compris

VIA

**PACIFIQUE
CANADIEN**

LE VAPEUR

"Expres of China"

Partira de Liverpool vers le 15 Juin 1891,
arrêtera à :

Gibraltar, Naples, Port Saïl,
Suez, Colombo, Penang,
Singapore, Hong Kong, Shanghai,
Kobe, Yokohama,

Et définitivement à VANCOUVER où les pas-
sagers prendront le Pacifique Canadien

Pour tout autre renseignement et avis,
s'adresser à quelques agents du Pacifique
Canadien, ou à

D. McNICHOLL,

Agent Gén. des Pass.

Wm F. EGG,

Agent des passagers du District, Montréal

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix
de PIANOS et ORGUES fabriqués en Ca-
nada.

Catalogues expédiés sur demande. | Ac-
cords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

COIN des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

**GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES**
PAR LE
SINOP DE Térébenthine.

N. B.—Demandez-le toujours comme
suit, Srop de Térébenthine du Docteur
Lavolette.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.



GIANT FOOD

**OXYR LA NOURRITURE
GEANTE**

Agit comme l'éclair pour nourrir, régulariser et donner
de la force à tout le système, fournissant une vie nou-
velle à tout le corps.

GUERIT perméamment
la Disp ptie, maladies des Ro-
gnons, du Foie, Bronches ou
troubles Catharrales, Consomp-
tion, Rhumatisme, Scrofules,
Neuralgie, Aliénation mentale,
Maladie de cœur, Mauvais goût,
l'Odorat et l'Ouïe, Attaque bil-
leuse, Constipation, Fièvres,
Maux de reins, Débilité gé-
nérale, recouvre à l'homme et à la
femme la vigueur perdue, et
procure le feu de la jeunesse,
guérit l'ivrognerie, et vous don-
ne une vigueur nouvelle.

DONNE
**UNE FORCE
GEANTE**
et Guérit
LES ERREURS
de
Jeunesse.

GUERIT LE CERVEAU ET LES NERFS C'est-à-dire le siège de
toutes les maladies.

Essayez une Boîte-échantillon 10c ; Boîte régulière 35c ; Boîte-géante
contenant plus de 119 doses, \$1.00.

CHEZ VOTRE PHARMACIEN OU ADRESSEZ :

GIANT OXYR Ag., Boite 748, Montreal, P.Q.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement re-
commandée par des personnes
compétentes, plusieurs
médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

ABONNEZ-VOUS

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214.

Tel. Bell 1820.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA :

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant

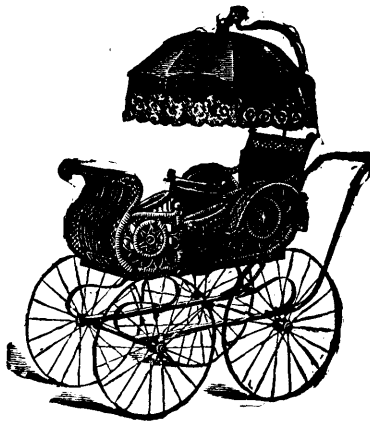
AGENTS POUR LA VILLE

EZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

Voitures d'Enfants !

EN JONC, BAMBOU, etc., depuis \$6.50
à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de
la Puissance. Escompte spécial accordé aux
acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraîchis-
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
empêche les peaux mortes et excite la pousse
Excellente article de toilette pour à cheve-
ure. Indispensable pour les familles. 25 cts
la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien.
199 rue St. Laurent

Saint-Nicolas, Journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
samedi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10
fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois :
12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
grave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

—LE—

**MONDE
ILLUSTRE**

Journal Littéraire et Artistique

LE SEUL QUI PUBLIE

CHAQUE SEMAINE

DES

PORTRAITS DE NOS CONTEMPORAINS

ET DES

CHOSSES DU PAYS

ET DE L'ETRANGER

EN OUTRE DE SES

Attraits Journalistiques

IL OFFRE AUX LECTEURS

Comme avantage exceptionnel

DES

Primes Mensuelles

Dont voici la liste attrayante :

1ère prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00.....	86

94 primes..... \$200

Le tirage se fait chaque mois
dans une salle publique, par trois
personnes choisies par l'assemblée.

Abonnement : un an..... \$3.00

do six mois..... 1.50

do quatre mois.. 1.00

payable d'avance.

BERTHIAUME & SABOURIN

PROPRIETAIRES

40-Place Jacques Cartier-40

MONTREAL

